

le libertaire

Administration : HENRI DELECOURT
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)
Chèque postal : Delecourt 691-12

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Rédaction : GEORGES BASTIEN
123, rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Un an... 112 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Trois mois... 28 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un ordre social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Le désarmement continue oui, mais... le sang coule au Maroc

Petit à petit, les belles promesses du Bloc des gauches se volatilisent, et ceux qui avaient mis leur confiance, prêché avec ardeur l'élection des Painlevé et Herriot... doivent maintenant être complètement fixés sur la mentalité et sur la valeur des paroles radicales-socialistes. J'arrive à le croire !...

De l'homme à la pipe, rien n'a changé sous la calotte des cieux, un peu plus d'hypocrisie peut-être, du cynisme sûrement. Que deviennent les belles phrases de Paix, les discours ronflants sur la reconnaissance de la liberté des peuples à disposer d'eux-mêmes, sur la valeur arbitrale de la fameuse Société des Nations, sur l'amnistie totale, etc., etc... Autant de ballons crevés au cours des jours qui suivent l'ascension au Pouvoir. Pour nous qui sommes fixés, depuis longtemps, sur la valeur de tous les politiciens, rien n'est surprenant, au contraire ; mais pour la masse des prolos qui ont cru un instant faire la révolution sociale avec un petit bout de papier : quelle douche ! Une de plus d'ailleurs, et malheureusement il est à craindre que, pour beaucoup, ce ne sera pas la dernière.

Mais voyons un peu ce qui se passe actuellement au Maroc, dont aucun journal de la Grande Presse ne souffle mot. Leur silence, une fois de plus, est la meilleure preuve de leur complicité. L'on a donc peur que cela se sache, l'on craint que de telles nouvelles débourent un peu les crânes qui sont prêts à éclater ? C'est à supposer, car seul jusqu'alors, le *Journal du Peuple* a eu le courage de l'imprimer.

Il est donc avéré que le gouvernement français entretient actuellement des relations plus qu'amicales avec le gouvernement dictatorial de l'infatigable Primo de Rivera (comme avec celui du sinistre Mussolini), et la preuve nous est fournie par le *Daily Herald* 12-9-24, traduction d'un article de L.-H. Hauder (B. J. E. S. Londres) :

Le gouvernement général du Maroc français entretient actuellement des relations avec le gouvernement espagnol ; il lui a offert son aide ces temps derniers et sollicite même l'autorisation du ministre de la Guerre français, l'assurant que la résistance des Rifains serait de peu d'importance. L'opération devait s'effectuer sans grosses pertes ; de toute évidence, hommes et matériel devaient être peu atteints.

Les faits contrariaient déjà ces assertions peu fondées. Les Français ont en effet rencontré, dans le Sud Marocain, une résistance telle qu'ils ont eu huit cents victimes — morts ou blessés. Ces troupes de combat étaient en grande partie composées d'anciens déserteurs de la dernière guerre incorporés dans les bataillons d'Afrique. Mais elles n'ont point suffi, car des renforts sont arrivés rapidement d'Algérie.

Jusqu'ici, cette situation est soigneusement cachée en France. Il faut cependant que l'aile gauche du Parlement comprenne son devoir ; il faut aussi que le ministre Herriot fasse cesser ces conquêtes sanglantes indignes d'un gouvernement démocratique.

Autre côté du même problème : pourquoi les Espagnols se battent-ils actuellement contre les Rifains ? Cette bande de terre bordant la mer et connue sous le nom du Rif fut donnée aux Espagnols voici dix-huit ans, à l'issue d'une conférence des grands chefs européens, qui n'avaient évidemment aucun droit d'en disposer ainsi.

Les Rifains n'ont jamais été disposés à abandonner un pays qu'ils possèdent depuis vingt siècles. Depuis 1906, ils luttent avec courage et succès. Leur énergie est d'autant plus admirable qu'ils n'ont jamais eu plus de 20.000 soldats, alors que l'Espagne en envoya chez eux jusqu'à 180.000. Adb-el-Krim est un chef adroit : il est tout prêt à conclure des arrangements commerciaux favorables aux Espagnols, mais il ne veut pas abandonner son indépendance.

Adb-el-Krim voudrait voir la Société des Nations intervenir ; à diverses reprises, il a sollicité à cet effet l'intervention du consul britannique de Tanger. Mais celui-ci, craignant des complications avec l'Espagne, a toujours refusé.

Est-ce que la Société des Nations est sourde lorsqu'il s'agit des peuples établis au nord de l'Afrique ?

(Traduit de l'Espéranto par le « Prolet-Informservo » de la Fédération Espérantiste Duvrière, 177, rue de Bagnolet, Paris (20°).

Et l'on nous parlera encore du courageux et chevaleresque esprit français : 180.000 contre 20.000 ne suffisent pas pour écraser ceux qui défendent leur droit à la vie, leur liberté. Nos bandits coloniaux, qui ont pour principe de soutenir les faibles, se joignent immé-

diatement aux plus... forts. La boucherie est à nouveau à l'ordre du jour, et pour épancher encore leur soif de sang ils vont porter leur « civilisation » là-bas au Maroc. On se venge de tous ces déserteurs qui, voulant être des hommes, refusèrent de tuer lors du dernier carnage. Sous de faux prétextes, on les emmène aux confins du Maroc pour les faire crever comme des bêtes.

« Civilisation », clameront encore à tue-tête nos patriotes en pantoufles. « Assassinat prémédité et calculé », tel est le qualificatif qui désigne le mieux cette conduite.

Croire que le gouvernement, même celui de gauche, interviendra, est puéril. Croire également que la Société des Nations agira, est aussi utopiste : l'affaire de Corfou a définitivement prouvé ce que l'on en peut espérer.

Seule et plus que jamais, une lutte à outrance doit se poursuivre contre le militarisme.

Allons, les anarchistes, au lieu de vaines paroles et de ridicules polémiques qui vous divisent et vous ridiculisent vous-mêmes, en annulant vos élan qui doivent être actifs et généreux, unissez-vous, organisez-vous, aidez ceux qui, animés de bonne volonté et « sans espoir de glorification quelconque », cherchent, avec leurs faibles moyens, à arriver à un résultat positif, et si vous voulez agir, ce n'est pas dans le dos des camarades. Il y a de la place pour tous au premier rang dans la lutte ; nous ne serons jamais de trop, et c'est, je crois, en agissant ainsi que vous défendrez vraiment votre idéal, en tentant de réaliser l'ère de la véritable fraternité, de la bonté, du mieux-être, en un mot celle de l'Anarchie !

M. THEUREAU.

LE FAIT DU JOUR

Les élections anglaises

La coalition des conservateurs et des libéraux a coûté la vie au gouvernement travailliste. Mais si le chef du Labour Party quitte le pouvoir, c'est le libéralisme qui, au cours de ces dernières journées, a subi l'échec le plus retentissant. Le parti libéral qui fut un des plus puissants de la Grande-Bretagne, disparut à jamais de la scène politique, et ses quarante élus furent tristement éliminés entre les conservateurs et les travaillistes.

Il se dégage cependant quelque chose de ces élections, et si les conservateurs ont triomphé facilement, le mouvement d'opposition va se trouver renforcé. extérieurement. Au Parlement, la droite aura la majorité incontestable ; mais en dehors de la Chambre des Communes leur force s'amoindrit du fait même que grossira la puissance du Proletariat qui se dépensera activement sur le terrain économique pour faire aboutir son programme de réalisation sociale.

Durant leurs huit mois de pouvoir, les travaillistes n'ont pu résoudre le problème du chômage qui est d'une importance primordiale à la vie économique du pays. Les conservateurs qui les précéderont n'étaient pas arrivés à un résultat. Auront-ils plus de chance à présent ? Aucunement, et la classe ouvrière, ballottée du centre à droite et de droite à gauche, se rendra compte devant l'évidence des faits que les gouvernements qui se succèdent ne peuvent absolument rien pour le bonheur du Peuple.

Baldwin succédera à Mac Donald, comme Mac Donald a succédé à Baldwin. Qu'y aura-t-il de changé ? Rien, sinon les hommes. La misère de la classe ouvrière anglaise reste et restera ce qu'elle est jusqu'au jour où elle se décidera à rompre ses attaches avec la politique, pour œuvrer uniquement par ses propres moyens.

Les communistes ont obtenu un siège aux élections et ont groupé 70.000 suffrages. Ils ne sont pas un danger. Mais il ne faut pas que le Proletariat anglais fasse la grossière erreur de quitter un parti en faveur d'un autre. Qu'il libère son trade-unionisme de l'emprise politicienne, et il montrera ainsi qu'il a profité de l'enseignement des dernières élections législatives !

Le Japon veut se libérer de l'opium

Cherbourg, 30 octobre. — Cinq délégués japonais arrivent en France pour prendre part aux travaux de la conférence internationale de l'opium.

Le président de la délégation a déclaré que son pays, avait le plus vif désir de se débarrasser du danger de la toxicomanie. Mais il faudra qu'il compte avec ceux qui vivent du commerce de la drogue.

COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

Pour la disparition de Biribi

L'enquête menée par Albert Londres est venue, fort à point, rappeler à la multitude insouciante et aux gouvernants indifférents que Biribi, ce lieu d'horreur indigne de notre époque, continuait de dés honorer, par son existence, le pays tout entier. Le seul, avec le Portugal, qui possède encore des bagnes coloniaux.

Le livre courageux d'Albert Londres *Dante n'avait rien vu*, les précisions apportées par lui au cours de ses conférences, la publication de l'enquête publiée par le *Petit Parisien* ont soulevé d'indignation tous ceux qui pensent encore dans notre pays.

L'émotion — ou la honte — gagnèrent les sphères parlementaires et gouvernementales elles-mêmes.

Désormais, il est impossible d'arrêter le flot d'indignation qui a soulevé la conscience populaire. Biribi est condamné sans retour. Il doit disparaître.

Est-ce bien, cependant le désir du gouvernement ?

La constitution de la Commission d'enquête, les conditions dans lesquelles elle va investiguer nous causent des inquiétudes certaines.

Nous n'avons jamais eu confiance, pour faire disparaître quelque chose de mauvais, dans l'intervention de ceux qui sont les représentants des auteurs du mal.

Des généraux, des officiers, des médecins-majors, des juges ou des procureurs sont peu qualifiés pour faire disparaître un Enfer qu'eux et leurs pareils ont pour habitude de peupler.

Et puis, admettant même un instant que tel fut le désir des gouvernants, admettant encore que les enquêteurs soient décidés à dire la vérité, toute la vérité, que verront-ils ?

Nous croit-on assez naïfs pour croire que cette commission, annoncée à grand fracas, guidée dans ses recherches par les responsables eux-mêmes, a une chance quelconque de pouvoir remplir sa mission ? Allons donc !

Tout est prêt depuis longtemps pour la recevoir. Les chaouchs les plus féroces seront, devant elle, transformés en agneaux ; les lieux de souffrance seront devenus presque des « Eden », la propriété sera de rigueur, les punitions seront supprimées, le rata sera excellent, le livret 57 sera respecté, les créatures à interroger auront appris leur leçon et la réciteront. Après avoir visité (?) le bled, la commission, confiante et satisfaite, déposera son rapport et conclura au maintien de Biribi. Et le tour sera joué. Eh bien ! non. Les choses ne se passeront pas ainsi simplement. Nous opposerons aux conclusions de la Commission nos propres conclusions, celles des libérés. Nous entendons que l'effort d'Albert Londres ait un lendemain, qu'il y ait une sanction, la seule qui s'impose : la disparition de Biribi.

Dans le but, pour atteindre ce résultat, le Comité de Défense Sociale est décidée à agir vigoureusement, à porter à nouveau la question devant le public et les travailleurs.

Dès maintenant, il demande donc à tous ceux qui sont en mesure de le renseigner de le faire sans délai.

Ce ne sont pas de longues dissertations inutiles que nous demandons, ce sont des faits concrets, avec dates, lieux et noms, des rapports simples, des témoignages directs et brèves.

Munis de tous ces renseignements, le Comité organisera des Meetings, fera une campagne de presse, constituera un rapport détaillé qu'il enverra au Gouvernement, qu'il fera connaître au Parlement et au Pays, un rapport qui s'opposera point par point, s'il le faut à celui de la Commission d'enquête désignée par le Gouvernement.

Tous les « rescapés » de Biribi auront à cœur de nous aider dans cette tâche. Qu'ils commencent sans tarder en adressant leurs renseignements à *Pommier, 120, rue Marcadet, Paris 18°*. La campagne qui commence aujourd'hui doit se poursuivre jusqu'à la disparition.

Le Comité de Défense Sociale.

SAMEDI 1er NOVEMBRE 1924

à 20 h. 30

Grande Salle de l'Union des Syndicats, 33 rue Grange-aux-Belles

GRANDE SOIRÉE ARTISTIQUE

au profit des Œuvres de l'« Union Anarchiste »

PROGRAMME :

1re Partie. CHANT

Avec les concours de

Marcelle Gauthier
Soléane
Denise Luciani

Géo Robert
Brubach
Coladan

Aimée Morin
Line de Tarbes
La Varenne

Le Piano sera tenu par Mme CORO

2e Partie

La Phalange Artistique, interprétera

Les Balances

de Courteline

On trouve des cartes à la Librairie 9, rue Louis-Blanc.

Prix d'entrée : 3 francs.

POUR SACCO ET VANZETTI

Reprenons la bataille

Les nouvelles qui nous parviennent, chaque jour, d'Amérique, sont toujours inquiétantes. Nos camarades de là-bas, Sacco et Vanzetti y compris, n'attendent aucun miracle de la justice bourgeoise.

Sacco et Vanzetti, au cours de leur procès, ont démontré qu'ils étaient innocents quant à l'homicide que le juge Thayer cherchait à leur imputer, et qu'ils ne sont coupables que d'être d'actifs militants anarchistes.

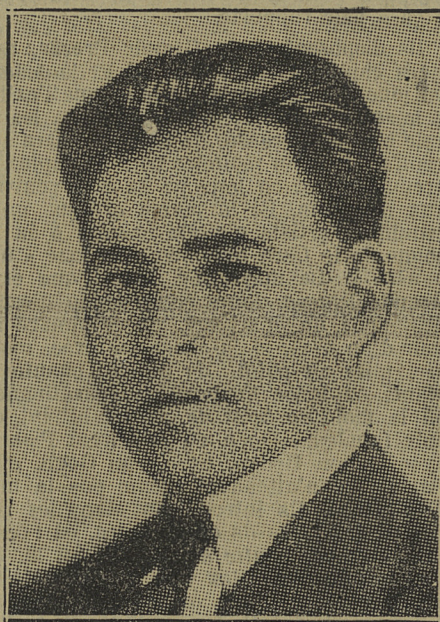
Malgré l'innocence démontrée, Thayer s'obstine à maintenir en vigueur le féroce verdict de mort.

Il s'agit d'une représaille contre deux révolutionnaires de la part des capitalistes du Massachusetts — et rien de plus.

En posant ainsi la situation judiciaire de nos deux camarades Sacco et Vanzetti, que pourrait faire l'avocat de la défense, M^{re} Thompson, en recourant à la Cour Suprême ?

Rien du tout ! Le juge Thayer, dans les mains duquel se trouve maintenant le sort de Sacco et de Vanzetti, reste impitoyable pour trois raisons :

1° Parce qu'il est vendu à la bourgeoisie du Massachusetts dont, selon le bruit qui



NICOLA SACCO

court, il aurait reçu 100.000 dollars comme récompense pour le service qu'il lui a rendu en condamnant à mort Sacco et Vanzetti ;

2° Comment le juge Thayer pourrait-il accepter la réouverture d'un nouveau procès devant la Cour Suprême, si la bourgeoisie américaine dispose de cette terrible association de malfaiteurs connue sous le nom de Ku-Klux-Klan ?

3° En admettant que Sacco et Vanzetti soient reconnus innocents, et qu'on les remette en liberté, dans quelle situation morale se trouveraient le juge Thayer et la police du Massachusetts qui emploieraient tant de temps à écrire deux cent dix pages d'accusation contre Sacco et Vanzetti ?

Telles sont, avec d'autres de moindre importance, les raisons pour lesquelles Sacco et Vanzetti devront être électrocutés.

L'exécution macabre, qui devait avoir lieu en novembre 1921, fut renvoyée à des temps meilleurs, à aujourd'hui, parce que la magistrature du dollar n'eut pas le courage de défler le Proletariat international qui se dressa, unanimement, compact contre une telle monstruosité judiciaire ; mais aujourd'hui, malgré la pénible situation sociale dans laquelle se trouvent les prolétaires italiens et espagnols, le Proletariat français le permettra-t-il ?

Est-il donc vrai que le Proletariat international s'est avélu au point de ne pas faire un effort contre la malveillante magistrature américaine afin de sauver Sacco et Vanzetti ?

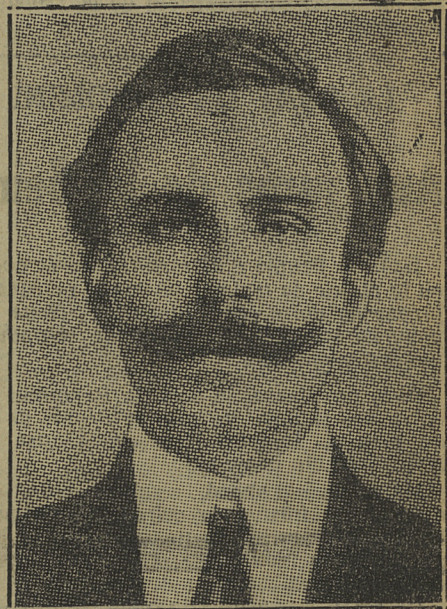
Nous ne pouvons souffrir une telle sup-

position, et bientôt le Proletariat confirme sa notre prévision optimiste.

Nous avons révélé tous les dessous du procès Sacco-Vanzetti, et nous avons montré aux travailleurs que la vie de Sacco et de Vanzetti était dans leurs mains.

Qu'ils agissent donc au plus vite !

Et même si le Proletariat faillissait à cette tâche qui est cependant bien la sienne, il resterait encore les anarchistes qui savent agir, eux, quand le Proletariat reste inactif : les Américains doivent en savoir quelque chose. Ils savent, par exemple, qu'en 1887, devant l'horrible tragédie de Chicago, le Proletariat d'Amérique et du monde ne fut pas capable d'arrêter le bourreau dans son œuvre criminelle, mais qu'au contraire les Anarchistes pensèrent à venger leurs compagnons, que l'on avait



BARTOLOMEO VANZETTI

pendus uniquement comme propagandistes de l'idéal anarchiste, en frappant le plus haut des fonctionnaires des Etats-Unis, le président de la république.

Inévitablement les Anarchistes payèrent de leur personne ; si le Proletariat avait compris son devoir, il aurait par son action épargné la vie de plusieurs courageux, de ceux-là même qui travaillent le plus pour son émancipation.

Mais, en 1887, le Proletariat international n'avait pas encore acquis ces liens de solidarité dont il fit si clairement la preuve, en 1921, au bénéfice de Sacco et de Vanzetti.

Eh ! bien, aujourd'hui, il ne s'agit que de répéter le geste de 1921.

Que le Proletariat le répète, et deux militants, au grand dam de la ploutocratie américaine, seront rendus à la lutte sociale et à l'affection des leurs !

VIOLE.

P. S. — L'Union Anarchiste, qui sera, ces jours-ci, en Congrès, n'oubliera pas l'affaire Sacco-Vanzetti, et elle commencera certainement par prendre l'initiative d'un prochain meeting

Encore un tamponnement

Où sont les responsables ?

Senlis, 30 octobre. — Le train qui part de Paris à 17 h. 35 a heurté, à l'entrée de la gare de Crépy-en-Valois un train de marchandises arrêté au signal carré. La collision fut très violente. Une voiture de seconde classe fut réduite en miettes.

Sous les décombres on releva quatre blessés : M. Fouquière, 70 ans, agent des postes, qui a succombé à une fracture du crâne ; M. Potier, conducteur du dépôt de Châtigny, également blessé au crâne. Les autres, deux employés de la gare de Crépy, MM. Essegard, 18 ans, et Belleville, ont reçu de sérieuses blessures, le premier à la cuisse droite, le second à un bras.

Nous apprenons que la Compagnie, pour se dégager, a, comme à l'ordinaire, essayé de mettre en cause le mécanicien.

Or, nul n'ignore dans quel délabrement est le matériel de toutes nos compagnies. Mais, une fois de plus, un petit payera pour les gros.

Congratulations

Tchitchérine a envoyé à Herriot un télégramme. Herriot lui a répondu. Il y a dans ces télégrammes des phrases dignes d'être mises en relief, ne fût-ce que pour faire voir clair aux fanatiques de la dictature.

Tchitchérine dit : « Permettez-moi de vous envoyer mes chaleureuses félicitations... Je suis heureux de voir que notre amitié personnelle, vieille de quelques années, a contribué à des résultats aussi enviables ».

Et Herriot sur le même ton répond : « Je suis assuré que nos relations personnelles si sincèrement cordiales faciliteront notre commune action ».

Le journal du bolchevisme français aboie tous les jours aux chaussees d'Herriot, et Tchitchérine est « son ami » depuis des années ?

Quelle comédie ces gens jouent-ils ?

Comment on civilise les noirs de la Côte d'Ivoire

Chaque jour nous apporte des faits qui nous démontrent l'ignominie criminelle du régime colonial de notre belle démocratie. Voici ce que nous écrit un camarade marin :

« Au mois d'août, je me trouvais à Grand-Bassam (Côte d'Ivoire), à bord de l'*Henry Fraissinet* (de Marseille). Nous étions mouillés en rade foraine et avions à bord 60 noirs de la race Kroumon pour effectuer l'embarquement de la marchandise. Quelques-uns d'entre eux, à la nage, amarraient les billes de bois d'acajou le long du bord et leurs camarades hissaient celles-ci sur le pont à l'aide de treuils.

« Toute la journée ils entassaient la marchandise pêle-mêle et la nuit ils en font l'arrimage. Total : environ 16 heures de travail.

« Voici leur gain : 3 fr. 50 par jour plus un peu de riz et coucher sur le pont.

« S'ils ne veulent pas venir travailler, l'administration les met en prison. Le lieutenant de *Canon*, de la Compagnie de Navigation Fraissinet, pour les faire travailler plus rapidement, les frappait à coups de lanières en caoutchouc; un jour il fendit le crâne à un noir malade. A nos premières protestations, il nous répondit : « Je suis fasciste et je frappe ». Devant notre vif mécontentement, le commandant Bré se décida à intervenir et défendit au fameux fasciste de continuer ses mauvais traitements. Mais, au moment de la paye, ce même commandant retint à tous les noirs une partie de leurs salaires sous des prétextes divers mais faux : paresse, bris de matériel, etc.

« Voilà ce qu'on vit tous les marins de l'*Henry-Fraissinet*. Plusieurs camarades sont prêts à le confirmer ce récit.

Il n'y a plus d'esclavage, dit-on. Mais qu'est-ce que cette forme du salariat à coups de matraque sur les nègres de la Côte d'Ivoire ? C'est de la civilisation, selon les méthodes colonisatrices de la Troisième République.

LE SORT DE BONOMINI

Aux jurés de la Seine

Dans le Peuple d'hier matin, nous avons eu le plaisir de trouver un appel vibrant en faveur de notre cher Bonomini. Nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire intégralement ici :

Hier, messieurs, le sort de Bonomini fut entre vos mains. Vous avez décidé de lui au nom du Peuple Français. Clause de style, formule imposable.

Mais, tout d'abord, combien fûtes-vous donc pour affirmer la culpabilité du jeune Italien, « entraîné au meurtre par la provocation des meurtriers », selon l'expression d'un collaborateur de notre journal ?

Ce n'est que par sept voix contre cinq que la condamnation fut acquise. Une voix en moins ici, une voix de plus là, et toute la face d'une destinée eût été changée. Acquitte, Bonomini sortait aussitôt à l'air libre des rues.

Vous avez été sept à reculer devant l'absolution totale du meurtrier. Sept à penser sans doute que notre époque était trop disposée à faire fil de la vie humaine et qu'il fallait, dans la clémence, introduire quelques réserves. Soit. Mais le jugement qui suivit votre verdict a-t-il été à l'unanimité la pensée de moralistes qui l'aurait inspiré d'une part, et de l'autre, a-t-il tenu assez compte des cinq voix généreuses qui s'élevaient élevées pour réclamer l'acquiescement ?

Non, n'est-ce pas ?

Huit ans de travaux forcés. La peine brise une jeune existence presque à l'égal du couperet. Entendons bien qu'il s'agit d'une existence pure.

Un criminel de profession, un meurtrier de droit commun poursuivant, dans l'effusion du sang, le cours pour ainsi dire normal d'une ambition cupuleuse, accueillait, sans émotion excessive, la perspective de huit années sous le long de la chaudière. Et même là, dans ces années criminelles, où tant de remous divers se produisent, qu'étonnent les psychologues superficiels, il est parfois des sursauts d'épouvante devant tant d'années de châtiment. Il arrive que le coupable préfère la mort immédiate et, comme Carrouy, de sombre mémoire, se tue sur-le-champ.

Que dire alors quand il s'agit d'un cœur extrême, mais sans tâche infâme, d'une conscience affolée, excitée à la violence homicide par la provocation d'une tourbe d'assassins et qui croit que tuer un de ceux qui font tuer, c'est accomplir la justice ?

Huit ans de travaux forcés sur les épaules grêles et le masque enfantine de Bonomini ! Quel poids affreux ! Quelle pluie de feu ! Voilà des tortures quotidiennes pour ravager mortellement un pauvre enfant perdu du peuple italien tyrannisé par la dictature fasciste.

Il faut bien, messieurs, remonter peu à peu la pente abominable de la guerre. Il est nécessaire, je le conçois, de sortir l'humanité de cette espèce de délire fratricide contracté aux fumées du charnier, mais enfin une sévérité démesurée s'oppose précisément à l'apaisement des esprits loin de les ramener à la raison. Vous l'avez bien découvert aux fureurs déchaînées par le verdict. L'insolente joie du fascisme amène les rumeurs indignées de leurs victimes, et les disciples de Mussolini ont vite fait le nécessaire pour que le sang coule de nouveau.

Si les accents émouvants de l'éminent avocat de Bonomini, si la péroraison saisissante de M. Torrès, n'ont pu vous gagner à l'acquiescement, du moins vous avez trouvé, dans ce magnifique appel à la pitié, de quoi tempérer les sévérités de vos cours et vous avez accordé les circonstances atténuantes. La Cour fut plus dure que vous-mêmes. Il vous appartient encore d'orienter votre propre justice vers une lumière plus compatissante. Vous pouvez signer le recours en grâce. L'opinion populaire le demande de vous. Tous les hommes de cœur — ce n'est pas ici un cliché — ont le ferme espoir que ce geste vous le ferez.

Les Arts vivants

Les mercantis de l'Art

Boutiques sur rues et boulevards, organisations luxueuses, c'est là que l'on voit parfaitement que l'Art, ou tout au moins ses joissances, sont le privilège d'une caste dans la société actuelle. Installations riches, de façon à ce que les clients (je me refuse à dire amateurs !) ne soient pas dépayés. Et alors quel goût ! Pour des tableaux, rutilants ou pauvres, étincelants ou gris, grands ou petits, etc., toujours le même fond, le même tapis, la même présentation, avec dans le voisinage, des bronzes, des faïences qui hurlent de contrastes. Et tout cela vient s'écraser à la vitrine, sur le trottoir, où ça racroche les passants, avec des cadres dorés comme atours, et une étiquette sur le derrière, ça racroche, pendant que dans l'ombre de la boutique, l'œil torve, le « marchand » surveille et attend ! Le marchand ! (tous les mêmes !) le négrier plutôt ! guettant d'un œil l'amateur, de l'autre « l'as » probable. Aussi vil, plat, rampant avec le premier qu'il peut être cruel, féroce, sadique avec le second. Tirant avec ses doigts crochus et bagués le cœur de l'un le porte-monnaie de l'autre, et par une bande de pilres, ratés de la littérature, se faisant, moyennant finances, sacrer « protecteur des Arts ! »

Ils ont organisé (aidés par c.s. écrivains d'art et certains artistes éconduits) leur commerce avec un cynisme effrayant, réclamant et obtenant sous les fallacieux prétextes d'encouragement des « beaux-arts » la protection des pouvoirs établis « exactement comme le Parti-Mutuel, qui revendique l'encouragement de la race chovavine. Ils roste énormément d'analogies ! Une galerie aujourd'hui est établie comme une écurie de course. Le marchand fait « courir » ainsi qu'un propriétaire les pauvres carcans que sont « ses » artistes, et la corvée d'écurie, la litière étalée et l'enlèvement du croffin, sont assurés par la gent très bourgeoise des critiques d'Art, bonne à toutes les besognes, si on la laisse « jouer le gagnant » dans l'espoir d'une toile, d'un croquis, d'une maquette, arraché sous la menace parfois à peine déguisée d'une « vacherie » glissée perfidement dans un article. Ils marchent, les carcans d'artistes ! Hélas ! tant ils sont heureux de marcher et de « dé-fendre » les couleurs du patron ! Car ils ont leurs couleurs aussi. Les uns « font » dans le moderne, dans l'ancien, dans l'étranger », dans l'impressionnisme, dans le jus de pipe, dans n'importe quoi, pourvu que « ça » leur rapporte.

Ils disposent de la Grande Presse, avec leurs capitaux considérables ! Et là-dedans, on joue « à la baisse » sur ce que l'artiste a laissé au siens en mourant. On les accule à se débarrasser de tous les chers souvenirs, jusqu'au moindre bout de papier, on prend tout, et on jette un os à la veuve et aux marmots. Et la même critique qui a exécuté l'artiste s'attelle ensuite à la besogne de le faire remonter. On joue « à la hausse ». Le marchand, la critique et la Grande Presse, toute cette bande d'escarpes mène un charivari, un tintamarre autour d'un nom, et la chose malaxée, moussée, mise au point, le public chauffé à blanc, on lance l'exposition sensationnelle ou le moindre bout de papier atteint des prix fabuleux. On a vu cela avec Pissarro, avec Odilon Redon, avec Van Gogh, etc., etc. Parfois ils n'attendent même pas la mort de l'artiste. Ils introduisent dans les soupentes, les jours de déche noire, où l'on se sent « crever goutte à goutte » et là, ils font miroiter sous les yeux flaveux du rapin l'avantage d'une mensualité, dont la majeure disparaît devant l'attrait de l'arrivée régulière. Ils marchent les rapins ! Comment voulez-vous qu'ils ne marchent pas en général. Que celui qui n'a jamais eu fait leur jette la première pierre ! Ils marchent ! Oh ! ils ne transigent pas avec leur Art ! Non, ils travaillent librement, mais tout ce qu'ils font, tout appartient aux vautours dorés qui par leur flair ont su choisir la géniale carcasse épuisée, un soir de misère !

Et alors revient le mot de Degas, devant le prix fabuleux atteint par une de ses toiles qu'il avait, lui, vendue à un marchand pour un morceau de pain : « Je suis comme les chevaux de course, je gagne le Grand Prix, mais je dois me contenter de ma ration d'avoine ! » Parfois aussi, l'apreté du gain atteint au sadisme ! Sans parler des artistes connus, archi-connus, qui sont encore dans les salles patées des marchands, sans parler (car il y en a aussi hélas !) des artistes qui ont été heureux, qui ont cherché à être exploités, qui se sont vendus (et on les connaît ! Il faudra bien un jour qu'on démasque tous ces « prostitués », qui encombrant les revues, avec leurs clowneries et leurs tares cultivées ! tous ces « négriers » et leurs complices ! Il y a eu des crimes qui se sont commis, et qui se commettent tous les jours ! Le sadisme, c'est l'histoire de ce marchand de la rue Lafayette (nous ne le désignons pas davantage pour aujourd'hui) qui tient dans ses caves toute la production artistique intensement, puisement, d'un artiste presque inconnu du public. Pauvre, chargé de famille, avec une femme qui est obligée de donner des leçons, il n'a même pas de quoi vivre avec ce qui lui lèche le « marchand du Temple ». Il a fallu que les vieux amis de son ancien atelier de jeunesse, et principalement le massier de cet atelier, qui fut célébré, s'occupe de lui faire obtenir une place de similitudon-fonctionnaire.

Il ne peut pas vendre, il ne peut pas exposer, il est éternellement vivant, avec un talent que l'on fera connaître au public au lendemain de sa mort, un talent aussi égaré, aussi douloureux, aussi terrible que le talent littéraire de Léon Bloy, un Goya moderne, et cet homme, se débat contre cette gangue de silence mais en vain, l'autre est là, vieillard sadique, qui ricane, en songeant à des enchères folles au lendemain des obsèques ! Comme la mort doit lui sembler lente à venir chercher sa victime ! Il y a là la mentalité la plus abjecte que l'on puisse trouver ! Un des plus beaux championnages poussés sur le fumier social ! Et au lendemain de la mort, de son prisonnier, il montera en grade dans la Légion d'Honneur, augmentera sa fortune, pleurera des larmes de crocodile dans un bouquin consacré à celui qu'il aura martyrisé. Il sera encore plus riche, plus admiré, plus célèbre ! Il sera alors le prototype des marchands, le plus parfait des salauds !

CIVIS.

Guy SAINT-PAL.

Les cléricaux s'organisent

Pour l'expulsion des sœurs Clarisses d'Alençon tout ce qui se compte comme catholiques dans le département de l'Orne, s'est élevé énergiquement au moyen d'affiches, pétitions. Ayant trouvé ce moyen peu efficace, actuellement ils s'organisent.

Ces jours derniers, eut lieu à Argentan, une conférence de Paul Garnier, président d'honneur de la Jeunesse catholique des Ardennes et vice-président des Unions catholiques de l'Ouest et de Paris. Cette réunion avait pour but de réunir les catholiques d'Argentan afin de former une Ligue de défense religieuse ; parmi l'auditoire, on pouvait remarquer les hautes personnalités de notre ville. L'orateur exposa le but que poursuivent les catholiques en se groupant pour la défense de leurs libertés. Ils veulent :

« Le règne de Dieu et de sa justice.
« Point de vue patriotique. Le maintien de l'ambassade au Vatican ; le respect de la parole donnée par la France à l'Alsace-Lorraine.
« Point de vue religieux. Pour toutes les congrégations le droit d'exister et d'enseigner.

« Point de vue social. Suppression du divorce ; répression de l'immoralité.
« L'issue de cette réunion, un comité fut formé.

A Alençon, Sées, des ligues furent constituées il y a quelques semaines, elles seront affiliées à la Fédération Nationale.
Devant le danger toujours menaçant du cléricisme, qui est un des soutiens du capitalisme, opposons notre noble idéal anarchiste, faisons-le pénétrer là où il est encore inconnu ; il est des centres en province par exemple, comme l'Orne, où la parole anarchiste n'a jamais été entendue, où rien n'a été fait. La classe ouvrière de cette région nous ignore. Et je pense que le Congrès se prononcera en faveur de la propagande en province. Car il ne faut pas oublier que les soutiens du capitalisme qui sont le cléricisme et le militarisme, se fortifient et s'organisent solidement chaque jour, nous devons leur opposer une force consciente, nous ne devons pas être quelques camarades isolés chacun dans son coin, il faut nous organiser, profiter de la leçon que nous donne notre ennemi commun.

Raymonde GARREAU.

Propos de brutes

Conversation entendue le 27 octobre, au « Cabanon Saint-Pierre », à Villersfranche-sur-Mer, entre trois lieutenants assassins du 24^e B. C. A. (c'est un des lieutenants qui parle) :

« Dans la légion étrangère, d'où je viens, les Bulgares sont de mauvais éléments ; les Italiens et les Espagnols sont les meilleurs coureurs (?). Par contre, il est ridicule d'admettre dans ce « corps d'élite » des Arabes et des Tunisiens.

« Dans la légion, les officiers gagnent vite des galons et des croix (sic).

« Les meilleurs soldats sont les Allemands ; mon chef de bataillon était un Allemand du nom de Baumann.

« Un soir, le capitaine Marion, un Italien, voulait foutre tout le monde dedans parce qu'on lui avait « barboté sa poule ». Cet officier disait souvent, en parlant des soldats à l'exercice : « Regardez-moi cette bande de cons ! » Les meilleurs adjudants étaient Allemands ; ce sont eux qui savent le mieux faire marcher les hommes. »

Tempête en Bretagne

Douarnenez, 30 octobre. — Une violente tempête a éclaté sur toute la côte. Les bateaux sont rentrés en port.

Le cadavre d'un homme, ballotté par les flots en furie, a été aperçu, ce qui fait craindre qu'un naufrage se soit produit au large.

Les fleurs de la Toussaint

Cette semaine c'est par monceaux que les fleurs sont apportées dans les nécropoles pour orner les tombes suivant une tradition immuable jusqu'à ce jour.

Chrysanthèmes des modestes jardins et des parcs ; coquelicots, roses et violettes éclosoes sur les rivages privilégiés de la Méditerranée vont souligner de leur coloris et de leur arôme ce que nos Européens cimetière ont de lugubre. Ces fleurs délicates faites pour la vie, ces fleurs qui charment nos yeux flaveux nos sens, embellissent nos villes et nos demeures, n'égarant pas assez les tristes salles des orphelins et désertant la cour des écoles où pourtant tout un monde de jeunes vies aspire vers le Vrai, le Beau. Triste ironie, elles vont ces jours-ci recouvrir les somptueux mausolées et les modestes tombes dans lesquelles la matière se désagrége et se mêle au Néant dans le mystère de la Mort.

Pourtant réunies en d'humbles bouquets ou en coûteuses gerbes elles ne témoignent pas toujours de la sincérité des vivants envers la mémoire de ceux qui ne sont plus. Le véritable souvenir ne s'étale pas d'une manière si ostentatoire, il se cache aux tréfonds de notre être. Mais à quoi bon dépenser pour les morts des sommes considérables en achat de fleurs, alors qu'il y a tant à faire pour les vivants ! Les œuvres philanthropiques ne sont plus suffisantes pour soulager le nombre toujours croissant d'indigents ; les asiles de nuit regorgent de jeunes et de vieux ; partout des vaincus de la vie, des infirmes, des sans-travail, des êtres haves, les traits émaciés errent dans les rues. Ils fixent de leurs yeux hagards et tristes les étalages où tant de bonnes choses s'offrent à leur vue mais qu'ils ne peuvent s'offrir.

Si parfois vous avez vu perler au coin de leur paupière une larme, vous êtes-vous jamais demandé si la faim torturait leur estomac, compressait leur cerveau, ou si le froid de ses dards acérés ne piquait leurs membres ?

Aujourd'hui, ces malheureux, à la vue de cette débauche de fleurs, de ces dépenses vaines ne doivent-ils pas être pris de répulsion et de haine pour l'humanité de notre civilisation qui nous fait fleurir les morts plutôt qu'empêcher les vivants de mourir.

Vous hésitez une seconde, mais l'égoïsme étréignant le cœur de l'homme. Vous achetez au premier fleuriste venu un bouquet de fleurs et ce soir, une fois de plus, un malheureux vous maudira.

R.-T. WALTER.

Marseille, Octobre 1924.

AUX HASARDS DU CHEMIN

Propos d'un Paria

Comme il est d'usage à la veille de chaque congrès, la question de l'organisation des Anarchistes fait l'objet de discussions passionnées. Partisans et adversaires échauffent leurs habituels arguments, toujours les mêmes. Les premiers déclarent que gouvernement et organisation sont deux choses tout à fait différentes, et qu'il faut abandonner tout espoir de supprimer tout gouvernement si les Anarchistes révolutionnaires ne se décident enfin à unir leurs efforts dans une sérieuse organisation.

Les seconds ne voulant se plier à aucune discipline, ou plutôt ne se sentant pas la force de volonté de s'en imposer une à eux-mêmes, mettent dans la balance les principes anarchistes d'autonomie de l'individu. Il convient de signaler que la plupart de ces farouches champions des sacro-saints principes, ces purs entre les purs, ont dans leur portefeuille leur carte syndicale soigneusement mise à jour, qu'ils se rendent à leur tâche quotidienne avec une exactitude remarquable, et n'hésitent même pas à aller chez le percepteur payer leurs contributions, comme de bons et braves citoyens.

Mais dès qu'il s'agit de la propagande anarchiste, de la seule chose qui compte, pour un Anarchiste ; quand il faut tenir tête à la meute des calomnieux de droite et de gauche, faire vivre les œuvres de combat, tous ces bons syndiqués, ces honnêtes citoyens, se drapent dans le manteau de la plus farouche intransigeance.

Ce n'est pas que je leur reproche d'être syndiqués, au contraire, mais je constate simplement la dualité de leurs personnalités ; prêts à toutes concessions d'une part, sectaires et intransigeants d'autre part.

Vous me direz : c'est leur droit. Incontestablement.

Mais ce sera également le droit pour les Anarchistes révolutionnaires, pour les fédéralistes libertaires ou intégraux, d'envisager une méthode d'action, de propagande, moins archaïque, moins « négative » que celle jusqu'ici employée.

Ah oui, je sais ! La grande objection ! Le centralisme menaçant, l'hydre, l'épouvantail, que l'on fait surgir chaque fois qu'il est question de coordonner des efforts, de prendre une décision, mais qui n'existe pas, qui ne peut exister si tous les camarades prennent à cœur les tâches qu'ils se seront imposées. Et puis ce centralisme qui brime les individus, permettez-moi d'en rire, surtout quand il s'agit de propagande anarchiste ! Il y a des individus dont la raison d'être est de manifester toujours un avis opposé à celui qu'on leur expose. Devrions-nous pour ne pas les brimer nous abstenir de toute action, de toute propagande ?

Et puis, à mon avis, la question ne se pose pas ainsi.

Nous sommes actuellement, nous autres Anarchistes révolutionnaires, dans la situation d'un individu qui attaqué par d'innombrables bandits armés jusqu'aux dents, bolchevistes compris, agiterait frénétiquement une petite baguette et émettrait non seulement la prétention de se défendre, mais encore celle d'annuler ses adversaires.

Or nous pouvons, si nous le voulons, faire en sorte que notre badine se transforme en une arme puissante, capable de répondre à celles des partisans de l'Autorité.

On a mis à l'ordre du jour du Congrès : « La nécessité de l'organisation ».

Cette nécessité a été reconnue par tous les congrès précédents. Ce n'est vraiment pas la peine de la remettre en discussion. Mais si l'on a été d'accord pour proclamer l'utilité du groupement, il faut bien avouer que rien de bien sérieux n'a été, je ne dirai pas tenté, mais réalisé.

C'est donc sur cette réalisation qu'auront à s'entendre les communistes-anarchistes, révolutionnaires, s'inspirant de la leçon russe et des réalités, et laissant carrément à côté, ceux qui dissimulent leurs besoins dissolvables sous une nuageuse métaphysique !

Pierre MUALDES.

Joie sauvage.

Il est des expressions malheureuses, surtout dans la bouche de certains hommes. Goutiez cet exode très « poignante » d'un discours récemment prononcé :

« Depuis mon enfance, a dit M. Painlevé, j'ai été bercé par l'idée de l'indépendance de la Pologne ».

« Comme ministre de la guerre, c'est avec une joie sauvage que j'ai remis son étendard national au premier détachement polonais venu sur la terre de France luttant pour sa liberté et son unité. »

Cette « joie sauvage », qui fait penser à la danse du scalp autour du brasier patriotique, cela vous a-t-il un air assez guerrier ? Le savant mathématicien n'a plus qu'à se mettre des plumes au chapeau et un sabre au côté.

Il est digne dorénavant de parader entre Foch et Joffre, et Léon Daudet en profitera pour écrire un grand article psycho-stratégique où Paul-Prudent deviendra Paul-le-Sage.

Psychologie.

Un banquier, maigre et noir, de la race des loups violents qui agrippent l'argent de leurs mains avides, trace, sur les marches de la Bourse, le portrait d'un de ses « complices » :

« ...Idéaliste ? Aucunement. Pas pour un sou ! Il a compris, à peine sorti du ventre maternel, que sa volonté devait être hantée pour la domination des hommes et non pour la méditation bête. Il rayonne d'une puissance magnétique. Il est l'aimant qui attire la limaille des petits joueurs... Il est l'empereur des bas-fonds capitalistes... »

Un agioteur amateur, qui écoutait ce monologue, ajouta tout à coup : « Oui, l'empereur des pauvres poires ! »

Le dernier occupant.

Lorsque le citoyen Herriot fit visite à son compère Mac Donald, celui-ci lui réserva une chambre luxueuse où s'élevait un lit magnifique où des courlines superbes surmontaient une colonnade ouvragée.

— Fichire l'aria la plaisantin à la vice,

quelle est donc la maîtresse de roi qui a couché là-dedans ?

— Je vous parie une once de tabac si vous le devinez ? répondit le premier anglais...

— Je donne ma langue au chat...

— Eh ! bien, le dernier occupant de ce lit royal ne fut autre que M. Raymond Poincaré... votre prédécesseur... Il parait qu'Edouard Herriot en laissa tomber sa pipe de saisissement.

A demain

Demain les camarades délégués des groupes anarchistes se réuniront en commun pour discuter sur toutes les œuvres anarchistes et sur l'effort à mener pour notre propagande en général.

Tous comprendront les nécessités qui imposaient la tenue d'un Congrès où tous les camarades anarchistes viendraient défendre le point de vue de leur groupe respectif.

Pourquoi ce Congrès ? Les raisons en sont nombreuses, elles comportent toutes les principales bases de notre propagande.

Nous aurons à établir la véritable position que doit avoir notre quotidien le « Libérateur » ; nous nous étendrons sur son supplément, qui est la « Revue Anarchiste », nous aurons donc à envisager les moyens pour rendre intéressants ces deux œuvres. La Librairie Sociale, elle aussi, attirera l'attention de tous les copains puisqu'elle est une des plus belles œuvres que nous ayons créées. Aujourd'hui, elle fonctionne mais elle doit rendre plus de profit à la propagande.

L'organisation des anarchistes va soulever un large débat où pourront s'affronter tous les points de vue particuliers des camarades et des groupes.

Que serons-nous demain ? Que ferons-nous ? Que sortira-t-il de ce Congrès ?

A tous les camarades de le dire, à eux de faire savoir que, malgré tous ses détracteurs et tous ses ennemis, l'Anarchie n'est pas en décadence et les Anarchistes existent toujours.

Un détenu de la maison d'arrêt de Mantes se suicide

Un coiffeur d'Epone, Stanislas Gautier, condamné à six mois de prison pour vol, fut incarcéré l'autre soir à la maison d'arrêt de Mantes-sur-Seine.

A peine arrivé, il demanda à se rendre aux W.-C. C'est là qu'il le retrouva appuyé contre un mur, une jambe dans le vide, ne donnant plus signe de vie. Il avait pris une ficelle et s'était pendu après l'avoir fixée aux barreaux de la fenêtre.

Telles sont les « extrémités » auxquelles sont amenés, par une répression impitoyable, de pauvres bougres pas bien terribles.

De mieux en mieux

Le lundi 27 octobre, une adhérente de la Fédération des locaux, habitant boulevard Magenta, venait prévenir sa section que ses propriétaires, dont l'un avocat à la cour d'appel, étaient occupés à démolir le toit du petit pavillon dans lequel elle louait une modeste chambre, pour en faire un garage, et cela sans aucune procédure, après le seul avis de ceux-ci à cette dernière de déménager dans les quatre jours. Après avoir essayé de faire comprendre raison à ces vautours d'un nouveau genre, et cela en vain, notre secrétaire vint s'adresser à la Fédération ; aussitôt deux délégués furent envoyés pour parlementer.

La surprise de ces derniers fut grande en entrant dans la chambre de la locataire de trouver la cheminée comblée de gravats et le lit plein de plâtre et le plafond à jour. Ayant fait demander ces selectes démolisseurs, ceux-ci n'ayant pas voulu abandonner leur belle besogne les délégués montèrent sur le toit.

Ils y furent reçus par les vautours, avocat et médecin en bras de chemise, dont l'un les menaga d'abord d'arguments frappants (c'était monsieur l'avocat). Il sauta pour toute plaidoirie sur sa picho.

Empêché tout d'abord dans son geste, comme une bête brute il se jeta sur la locataire et sur les délégués qu'il frappait à tour de bras et qui durent faire appel à la force publique pour maîtriser ce forcené.

Le dénouement eut lieu chez le commissaire, où la Fédération a porté plainte et espère saisir le barreau de ce grave incident.

Que pensez-vous de vos maîtres, camarades locaux ? Méditez par cet exemple comment ceux-ci vous asserviraient si vous n'essayez pas de réagir et de venir grossir nos rangs pour mettre enfin un terme à leurs abus.

EMICO,
de la Fédération des Locataires
de la Seine.

LES SPECTACLES

Opéra. — 19 h. 30 : Parsifal.
Opéra Comique. — 20 heures : Carmel.
Gaité Lyrique. — Les Cloches de Corneville.
Trianon Lyrique. — 20 h. 30 : Les Dragons de Villars.
Comédie-Française. — 20 h. 15 : La Dépositaire.
Odéon. — 20 h. 30 : Le Petit Café ; Le seul bandit du Village.
Porte Saint-Martin. — L'Amour.
Nouvel Ambigu. — 20 h. 30 : Cabotins.
Comédie des Champs-Élysées. — Knock ou le Triomphe de la Médecine ; La Scintillante.
Studio des Champs-Élysées. — A l'Ombre du Mal.
Femina. — La Chauve-Souris.
Théâtre des Arts. — La Rivalité de l'Homme.
L'Atelier. — 20 h. 30 : Le Veau Gras.
Théâtre de Paris. — La Tentation.
Théâtre National Populaire. — Relâche.

GABARETS ARTISTIQUES

Le Grenier de Gringoire. — Les poètes-chansonniers ; Dornano ; Marc ; Géo Robert, etc.
Le Grillon. — La Revue ; Jean Rieux.
Le Coucou. — J. Moy ; Noël-Noël ; la revue.
Les Noctambules. — « Du haut en bas », revue ; X. Privas, Hyspe, Cazol, R.-P. Grotte.

A travers le Monde

CE QUI SE PASSE

LA S. D. N. PREPARE LA GUERRE DE MOSSOUL

Sur la proposition de Branting, le Conseil de la Société des Nations a établi une ligne frontière provisoire qui devra être respectée jusqu'à la fixation de la frontière définitive.

Mais il y a toujours un mais dans ces questions : cette frontière provisoire abandonnée à l'administration anglaise la plus grande partie du vilayet de Mossoul, notamment les terrains pétroliers de Suleimanié.

Les délégués turcs se sont engagés à respecter cette solution provisoire. Ils ne pouvaient agir autrement, car on les avait accusés de troubler la paix. Mais ils n'ont pas manqué de rappeler que l'Angleterre avait occupé Suleimanié au mépris de ses propres engagements et que la Turquie ne renoncera point à ses revendications à l'heure de la délimitation définitive des frontières.

Donc, la décision de la S. D. N. ne constitue qu'une aggravation de la question de Mossoul. Autorisés, ne fut-ce qu'à titre provisoire, à occuper le vilayet de Mossoul, les Anglais feront tout pour l'annexer. Les Turcs, soutenus par les pétroliers américains, concurrenceront tout désignés des Britanniques, s'emploieront pour chasser les Anglais de Mossoul. Et l'on en viendra aux coups. Ce pétrole de Mossoul pourra embraser le monde. Et la S. D. N. s'en lavera les mains.

E. H.

ANGLETERRE

LE RESULTAT DES ELECTIONS

Londres, 30 octobre. — Voici quels sont les résultats des élections connus à dix heures ce soir. Sont déclarés élus :

Conservateurs	399
Travailleurs	151
Libéraux	40
Indépendants	4
Coopérateurs	5
Constitutionnalistes	5
Communistes	1

Soit au total..... 603

La Chambre compte actuellement 615 membres.

Les gains des conservateurs ont été de 154, les travaillistes 22, les libéraux 9, les indépendants 0, les coopérateurs 1, les constitutionnalistes 3, les communistes 1. Les pertes ont été pour les conservateurs de 8, travaillistes 62, libéraux 113, indépendants 2, coopérateurs 2, communistes 0, constitutionnalistes 0.

UN DEMENTI

La légation turque à Londres dément le bruit répété déjà et qui a couru dans certains journaux anglais, et selon lequel la Turquie mobiliserait son armée.

ALLEMAGNE

LES EFFETS DE LA GUERRE CHINOISE SUR L'INDUSTRIE ALLEMANDE

La guerre civile en Chine a des répercussions sur l'industrie allemande, comme le prouve la fermeture de l'usine de teintures d'indigo de la Badische Anilin Soda Fabrik, la plus grande fabrique de produits chimiques d'Allemagne.

AUSTRALIE

UNE MOTION DU PARTI TRAVAILLISTE AUSTRALIEN

La conférence travailliste a voté hier à une grande majorité une motion repoussant l'affiliation du parti communiste et refusant l'adhésion individuelle au mouvement communiste. Elle a voté, en outre, à l'unanimité, une résolution tendant à ce que la Constitution n'autorise plus l'envoi des Australiens hors du pays pour leur service militaire.

FINLANDE

LES PREPARATIFS DE GUERRE

Sur la demande du gouvernement finlandais, une mission navale britannique a récemment procédé à l'inspection des ouvrages de défense côtière du pays.

ÉTATS-UNIS

LE TRAITE DE PECHE ENTRE LES ETATS-UNIS ET LE CANADA EST RATIFIE

La convention qui régleme les droits de pêche dans le nord du Pacifique vient d'être ratifiée par les Etats-Unis et le Canada.

Ce traité est le premier conclu directement entre le Canada et un autre Etat, le gouvernement d'Ottawa ayant réclamé son indépendance en matière de diplomatie.

LE TUNNEL SOUS L'HUDSON EST PERCE

Le tunnel sous l'Hudson, réputé comme le plus long passage sous l'eau du monde, a été complètement percé hier. C'est le président Coolidge qui a fait sauter la dernière cartouche de dynamite en appuyant sur un bouton électrique à Washington. La cartouche a fait sauter les dernières tonnes de rochers. On sait que le tunnel relie New-York à New-Jersey. Il permet le passage de quarante-six mille véhicules par jour.

HOLLANDE

UNE EXPOSITION UNIVERSELLE A AMSTERDAM ?

On projette une exposition universelle à Amsterdam lors des jeux olympiques de 1928. Les pourparlers entre les sommités du commerce et de l'industrie font augurer l'aboutissement du projet.

ITALIE

LE CONFLIT DE LA METALLURGIE

La Fédération italienne des ouvriers métallurgistes (F. I. O. M.) a refusé d'accepter le contrat de travail passé entre les corporations fascistes et les industriels métallurgistes. La situation est, présentement, assez tendue. Les ouvriers de l'Alfa Romeo ont bien repris le travail, mais les usines Vahozzi et Fontini, les ateliers Caproni, à Milan, et les usines électriques des Chemins de fer de Milan sont fermés. La F. I. O. M. accuse les communistes de provoquer des incidents et affirme son désir d'arriver à un accord.

Le conflit a deux causes. D'abord, les ouvriers trouvent leurs salaires insuffisants ; d'autre part, la F. I. O. M. n'admet pas que les industriels, sur l'ordre du gouvernement, aient rompu les pourparlers qu'ils avaient engagés avec elle et qu'ils aient signé un contrat avec les corporations fascistes. Les industriels ont, en effet, prétendu qu'ils avaient reçu du gouvernement l'ordre de signer.

TREIZE MILLE MINEURS EN GREVE

La grève générale a été proclamée dans le bassin minier d'Iglesas, en Sardaigne, à la suite du refus d'une augmentation de salaire. Le nombre des grévistes atteint treize mille.

YOUGOSLAVIE

M. TIMOTJEVITCH SERAIT APPELE A FORMER LE NOUVEAU CABINET

On annonce que le roi Alexandre aurait confié la tâche de former un cabinet de « Coalition nationale » au député Kosta Timotjevitch. M. Davidovitch, l'ex-premier ministre, avait été renversé parce qu'il s'était montré incapable d'apaiser les dissensions entre Serbes et Croates et Sloènes qui avaient atteint un degré d'intensité dangereux pour l'Etat.

RUSSIE

LES NATIONALISTES DEMANDENT UN BUDGET SEPARÉ

La Constitution soviétique a institué deux assemblées : le Soviet de l'Union et le Soviet des nationalités.

A une réunion récente du « Soviet des nationalités », le délégué ukrainien Stripnik a demandé l'autonomie des budgets des républiques faisant partie de l'U. S. S. « Nous ne voulons pas, a-t-il dit, être les parents pauvres de l'Union et nous ne désirons point que nos budgets dépendent de l'avis de la bienveillance du camarade Sokolnikov, ministre des finances de l'Union. »

Une commission a été nommée, sous la présidence d'Eliava, délégué de l'Arménie, pour solutionner le différend.

Leurs arguments

Hier au soir se tenait l'A. G. des ouvriers coiffeurs, comme toujours les communistes avaient par le mensonge et la calomnie préparés l'A. G., les esprits étaient échauffés.

L'A. G. après avoir nommé son président donne lecture du rapport moral qui comprend l'exclusion de G. Tixier, les Syndicalistes veulent disjoindre cette exclusion, les communistes s'y opposent et alors que le camarade Leconte était à la tribune, on voit Creuzet se précipiter sur lui et le frapper.

L'atmosphère est surchauffée, les syndicalistes n'ont plus le droit à la parole même pour rectifier leurs grossiers mensonges. Exécutant un tour de passe-passe à l'ex-maire d'Arcueil, Roure, fait voter le rapport moral sans discussion.

Le camarade Guillaud protestant est odieusement frappé. Les communistes fidèles à leurs tactiques du 11 Janvier tombent à bras raccourcis sur les copains minoritaires provoquant le départ des syndicalistes écœurés des procédés des fascistes rouges.

Honte ! Honte !

La Minorité.

En peu de lignes...

Explosions rue de la Chaussée-d'Antin

Deux explosions ont eu lieu, hier matin, rue de la Chaussée-d'Antin, qui auraient pu avoir à une autre heure de très graves conséquences.

En face le n° 50, à 7 h. 15 du matin, une première détonation retentit, suivie à 8 heures d'une déflagration beaucoup plus forte qui souleva le parquet d'une boutique d'optique, au n° 62. Les vitres furent pulvérisées. Dans une cave, M. Eugène De-gorge, garçon de café, 25 ans, atteint par des éclats de bouteilles au visage, à la poitrine et au bras, fut transporté à la Charité.

Les fourrures en jouent un air

A Courbevoie, Mme Dourras, rentière, demeurant quai de Courbevoie, avait pour femme de chambre Ginette Sussan, 30 ans. Celle-ci disparut dernièrement avec ses fourrures. Elle a été arrêtée l'autre soir.

Les gamins imprudents

Boulevard Lamoureux, à Ivry, le jeune Marcel Poubon, 12 ans, 32, rue Marie-Fo-ram, à Vitry, suspendu à l'arrière d'un camion, tombe sous une auto qui lui fracture la jambe et lui fait des contusions à la tête. Le jeune imprudent a été transporté aux Enfants-Malades dans un état grave.

Un étudiant hongrois se suicide

Des promeneurs ont découvert dans la forêt de Saint-Germain, non loin de la Maison des Loges, le cadavre d'un jeune homme la tête trouée d'une balle de revolver. Dans une des poches on a trouvé des papiers au nom d'Abraham Baylinsky, 23 ans, étudiant hongrois, 10, passage de Flandre, à Paris. Il s'agit d'un suicide.

Le fermier tue l'agent d'assurances

Joigny, 30 octobre. — Un fermier, Girard, en mauvais termes avec son propriétaire, M. Robinot, s'était posté près de la maison de celui-ci avec son fusil. Quelqu'un sort, il tire et blesse un visiteur, M. Gabriel Paillet, qui succombe.

La marée sur les rails

Châlons-sur-Marne, 30 octobre. — Un train venant de Boulogne a déraillé en gare de Mourmelon-le-Petit. Le contenu d'un wagon de marée s'est répandu sur la voie. Un service de piéton sur voie unique a dû être établi entre Wex-Thuisy et Mourmelon-le-Petit.

Le policier va fort

Villeurbanne (Rhône), 30 octobre. — Un paisible employé, M. Speissel, regagnait, à minuit son domicile, rue Flachet. Deux gardes de la police privée « La Vigilante » le prirent pour un malfaiteur. Sommé de s'arrêter, il continua son chemin. Un des policiers tira sur lui un coup de feu qui le blessa grièvement à la jambe. Puis il reconnut, un peu tard, son erreur.

Pour échapper aux balles

Roubaix, 30 octobre. — A Menin, un chauffeur, Gustave Machiels, 32 ans, éconduit par son amie, Mme Irma Beulens, tire sur elle sept coups de revolver. Pour échapper aux balles, elle se jette par la fenêtre et se blesse grièvement.

Le dément se carbonise

Eprenay, 30 octobre. — Dément, Lucien

Tribault, 35 ans, peintre en bâtiment, à Verneuil (Marne), échappe à la surveillance de ses parents, se couche sur un baril d'essence et met le feu. Il meurt carbonisé et la maison flambe.

Un incendie détruit deux maisons

Vesoul, 30 octobre. — A Granges-le-Bour, un incendie dont les causes sont inconnues, détruit deux maisons appartenant à M. Chevillot et à M. Sarrazin. Les habitants de ces immeubles, au nombre de quatre, n'ont pas été revus. On craint qu'ils n'aient péri.

L'alcool qui tue

Marseille, 30 octobre. — Depuis plusieurs mois, un ménage arménien composé de Kaodjagiozian, âgé de 56 ans, de sa femme, 52 ans et de leur fille, habitait rue des Dominicaines. Les querelles se succédaient. Aujourd'hui, Kaodjagiozian, pris de boisson, rentra, se rua sur sa femme, un couteau de boucherie à la main, et le lui plongea par trois fois dans le bas-ventre.

La fille, voyant tomber sa mère, voulut désarmer le meurtrier, mais ce dernier parvint à se trancher la gorge. L'état des époux Kaodjagiozian est désespéré.

Amants, cruels amants

Saint-Etienne, 29 octobre. — Marie Maranda, avait quitté depuis quinze jours son ami, Claude Ribbes, avec lequel elle habitait à Marseille, pour rejoindre son gendre et sa fille exploitant un café. Elle fermait la devanture de l'établissement lorsque Claude Ribbes surgit. Sortant un rasoir de sa poche, il l'en blessa grièvement à la gorge et au visage, puis il s'enfuit.

Un calorifère fonctionnait mal

Lyon, 29 octobre. — N'ayant pas aperçu Mme Anais Basset, âgée de 36 ans, demeurant 11 rue Emile-Zola, ses voisins prévirent le commissaire qui fit enfoncer la porte. On trouva sur le lit le cadavre de la malheureuse et, à côté d'elle, M. Edouard Bimoz, 65 ans, rentier à Paris, qui avait également cessé de vivre. Le couple a été asphyxié par des émanations d'oxyde de carbone provenant du calorifère.

LEURS DIVIDENDES

— A proximité du domicile de ses patrons, 7, avenue Victorien-Sardou, Alice Mounet, 34 ans, domestique, est renversée et tuée par une auto.

— En gare d'Austerlitz, le poseur Magot, nettoyant une aiguille, est tamponné et tué par un train.

— Avenue du Président-Wilson, à Puteaux, l'attelage de M. Georges Rousseau, 44 ans, charrelier, rue de la Passerelle, au Vésinet, est heurté par l'auto de M. Louis Ercolai. Projeté bas de son siège, M. Rousseau est grièvement blessé.

— A Saint-Fons (Rhône), dans un atelier de la Société des Electrodes, on trouve le cadavre de l'ouvrier italien Machiavacchio, 35 ans, qui se sentant malade, s'y était réfugié et avait été terrassé par une embolie.

— Jean Inande, receveur de tram, tombe sous une baladeuse route de Drap, à Nice, et succombe, les deux jambes broyées.

— Un monteur électricien, Pierre Géguin, 24 ans, travaillant à l'Exposition Nationale à l'enlèvement de câbles ayant servi au transport de l'énergie électrique, tomba sur le sol d'une hauteur d'une douzaine de mètres, et se fractura le crâne.

— Une auto heurte à Nuits-Saint-Georges (Côte-d'Or) le câble d'acier d'une grue. Celle-ci tombe sur un ouvrier, M. Andreis Lopez, qui est grièvement blessé.

— Le chalutier Anida sombre au large d'Islay (Ecosse). Sur treize hommes d'équipage, trois seulement sont sauvés.

L'automobile meurtrière

— Porte de Clichy, un camion-auto renverse Mme Léopoldine Cautel, 92, quai de Clichy, qui succombe à Bichat.

— M. Pierre Thiebaut, 60 ans, monteur, 28, rue de la Porte, est renversé à Maisons-Alfort par l'auto de M. Stanislas Pogada, 35, rue Loblanc, à Paris. Etat grave.

— Gustave Formentel, chauffeur à Cléry-sur-Somme, marié, père de trois enfants, revenant de la chasse, suivant avec son chien la route d'Albert à Péronne. Une auto arrivée en trombe le tamponna et le projeta sur le sol. Il fut tué sur le coup ainsi que son chien.

L'auto continua sa route, mais est rejointe Son conducteur, le soldat Delemme Geor-

ges, du 5^e génie à Versailles, était lui-même blessé au visage et aux mains par des éclats du pare-brise. Dans la voiture était l'ingénieur en chef des travaux du canal du Nord. Le soldat prétend avoir été victime d'un dérapage dans la côte de Cléry, mais ne s'être pas aperçu de l'accident qui coûta la vie à M. Formentel.

— A la montée des Esclaves, près de Fréjus, une automobile a renversé un colonial qui, grièvement blessé, est dans un état alarmant. L'auteur de l'accident s'est enfui.

— Hermant Bertin, propriétaire à Arveyras, a été happé et entraîné sur une quin-zaine de mètres par une auto, dont le conducteur a pris la fuite sur Libourne. Il a succombé.

M^{me} Seznec défend son mari

Cette journée a été passionnante. Une faible femme a tenu tête à la magistrature. Elle a révélé les procédés odieux de la police dans ce qu'on appelle des perquisitions. Injures, menaces, intimidations.

C'est un réquisitoire que prononce la compagne de l'accusé, un réquisitoire contre la police et que viendra corroborer la déposition de la servante Angèle Lebigou.

M^{me} Seznec parle vite, avec assurance, presque avec autorité et le président lui-même ne se sent pas le courage de l'arrêter.

Elle révèle tout ce que savent les militants qui ont vu la police opérer chez eux. Mais il est bon de l'entendre dire par cette Bretonne assez primitive.

« Ah ! Monsieur, dit-elle au président, vous ne me laissez pas dire ce que la police a fait chez moi... Les policiers arrivaient là, leur revolver à la main. Ce qu'ils ont fait dans ma maison est une honte. Ils ont déchiré mes tapisseries, brisé mes meubles. C'est du vandalisme ! Ce n'était pas une perquisition, c'était un pillage, du pur vandalisme.

Le Président. — La police passe un bien mauvais quart d'heure avec vous et votre mari.

M^{me} Marcel Kahn. — Il est exact que parfois la police a la main un peu rude.

M^{me} Kahn a, décidément, toujours peur d'exagérer !

Et elle reprend : « Et toutes les sottises qu'ils me disaient aussi bien que les autres, ils n'ont même pas respecté la mère de famille que je suis, après tout.

« Les policiers ne me laissent même pas la possibilité d'aller aux cabinets ! » On rit et il n'y a pas de quoi. La colère trop juste de la pauvre femme n'est pas apaisée :

« Aussitôt la machine retrouvée, ils ont hurlé que mon mari et moi étions des assassins. Vous serez condamnés, vous irez aux travaux forcés ; même vos enfants n'échapperont pas... »

Et enfin elle conclut :

« La police est restée trois jours et trois nuits chez nous. Quel enfer ! »

Et, pour tout, elle discutait pied à pied avec le président, ne se laissant rien arracher, pathétique véritablement.

C'est une figure sympathique. La servante Angèle Lebigou lui succède. Et elle recommence le procès de la police. Avec elle, ils ont eu encore moins d'égards d'il se peut qu'avec M^{me} Seznec :

« L'or ! Ils me faisaient des misères pour que je leur en montre. Ils me disaient : « Tu finiras en prison ! » Ils me mettaient leur revolver sous le nez, ou bien ils m'offraient jusqu'à des 5.000 francs. Enfin, ils m'ont fait coucher à la salle de police.

Et la plantureuse Bretonne laisse entendre que les policiers ont même essayé de la violenter. Non contents d'en vouloir à son patron, ils en voulaient à sa vertu... pourtant rancie !

Puis ce fut un essai de corruption :

« La police m'a offert 5.000 francs pour dire que la machine avait été cachée par moi sur l'ordre de M. Seznec. »

Comme le président lui demandait :

« Vous avez vu les dollars, comment étaient-ils ? »

— Attendez... il y avait un aigle... La réponse impressionne évidemment l'auditoire en faveur de Seznec.

Après elle, le chauffeur de l'accusé viendra dire les mêmes choses. Lui aussi a vu les fameux dollars. Lui aussi défend son ancien patron.

L'audience se termine, mais on peut dire qu'aujourd'hui on n'a pas jugé Seznec... on a jugé la police.

La Cour siégera samedi, et au besoin dimanche, si l'arrêt ne pouvait être rendu dans la nuit de samedi à dimanche.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 31 OCTOBRE 1924. — N° 132.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

DEUXIEME PARTIE

Un grand homme de province à Paris

— Vous êtes digne de votre nom, dit des Lupeaux en riant. Allez ! j'aime les gens de votre sorte.

— Eh bien, vous pouvez faire avoir à Florine un engagement définitif dit Finot au maître des requêtes.

— Oui ; mais débarrassez-vous de Lucien, car Rastignac et de Marsay ne veulent plus entendre parler de lui.

— Dormez en paix, dit Finot. Nathan et Merlin auront toujours des articles que Gaillard aura promis de faire passer. Lucien ne pourra pas donner une ligne, nous lui couperons ainsi les vivres. Il n'aura que le journal de Marlainville pour se défendre et défendre Coralie ; un journal contre tous, il est impossible de résister.

— Je vous dirai les endroits sensibles du ministre ; mais livrez-moi le manuscrit de l'article que vous aurez fait faire à Lucien, répondit des Lupeaux, qui se garda bien de dire à Finot que l'ordonnance promise à Lucien était une plaisanterie.

Des Lupeaux quitta le foyer. Finot vint à Lucien, et de ce ton de bonhomie auquel se sont pris tant de gens, il expliqua comment il ne pouvait renoncer à la rédaction

qui lui était due. Finot reculait à l'idée d'un procès qui ruinerait les espérances que son ami voyait dans le parti royaliste. Finot aimait les hommes assez forts pour changer hardiment d'opinion. Lucien et lui, ne devaient-ils pas se rencontrer dans la vie, n'auraient-ils pas l'un et l'autre mille petits services à se rendre ? Lucien avait besoin d'un homme sûr dans le parti libéral pour faire attaquer les ministères ou les ultras qui se refuseraient à le servir.

— Si l'on se joue de vous, comment répondez-vous ? dit Finot en terminant. Si quel ministre, croyant vous avoir attaché par le licou de votre apostrophe, ne vos redoute plus et vous envoie promener, ne vous faudra-t-il pas lui lancer quelques chiens pour le mordre aux mollets ? Eh bien ! vous êtes brouillé à mort avec Lous-teau, qui demande vous parlez vous. Moi seul, je vous reste ! Une des lois de mon métier est de vivre en bonne intelligence avec les hommes vraiment forts. Vous pourriez me rendre, dans le monde où vous allez, l'équivalent des services que je vous rendrai dans la presse. Mais les affaires sont avant tout !

envoyez-moi des articles purement littéraires, ils ne vous compromettent pas, et vous aurez exécuté nos conventions.

Lucien ne vit que de l'amitié mêlée à de savants calculs dans les propositions de Finot, dont la flatterie et celle de des Lupeaux l'avaient mis en belle humeur ; il remercia

Dans la vie des ambitieux et de tous ceux qui ne peuvent parvenir qu'à l'aide des hommes et des choses, par un plan de conduite plus ou moins bien combiné, suivi, maintenu, il se rencontre un cruel moment où je ne sais quelle puissance les soumet à de rudes épreuves ; tout manque à la fois, de tous côtés les fils rompent ou s'embrouillent, le malheur apparaît sur tous les points. Quand un homme perd la tête au milieu de ce désordre moral, il est perdu. Les gens qui savent résister à cette première révolte des circonstances, qui se raidissent en laissant passer la tourmente, qui se sauvent en gravissant par un épouvantable effort la sphère supérieure, sont des hommes réellement forts. Tout homme, à moins d'être né riche, a donc ce qu'il faut appeler sa fatale semaine. Pour Napoléon, cette semaine fut la retraite de Moscou. Ce moment était venu pour Lucien. Tout s'était heureusement succédé pour lui dans le monde et dans la littérature. Il avait été trop heureux, il devait voir les hommes et les choses se tourner contre lui. La première douleur fut la plus vive et la plus cruelle de toutes, elle l'atteignit là où il se croyait invulnérable, dans son cœur et dans son amour. Coralie pouvait n'être pas spirituelle ; mais, douée d'une belle âme, elle avait la faculté de la mettre en dehors de ces mouvements soudains qui font les grandes actrices. Ce phénomène étrange, tant qu'il n'est pas devenu comme une habitude par un long usage, est soumis aux caprices du caractère, et souvent à une admirable

pudeur qui domine les actrices encore jeunes. Intérieurement naïve et timide, en apparence hardie et leste comme doit être une comédienne, Coralie, encore aimante, éprouvait une réaction de son cœur de femme sur son masque de comédienne.

L'art de rendre les sentiments, cette sublime fausseté, n'avait pas encore triomphé chez elle de la nature. Elle était honteuse de donner au public ce qui n'appartenait qu'à l'amour. Puis elle avait une faiblesse particulière aux femmes vraies. Tout en se sachant appelée à régner en souveraine sur la scène, elle avait besoin du succès. Incapable d'affronter une salle avec laquelle elle ne sympathisait pas, elle tremblait toujours en arrivant en scène ; et, alors, la froideur du public pouvait la glacer.

Cette terrible émotion lui faisait trouver dans chaque nouveau rôle un nouveau début. Les applaudissements lui causaient une espèce d'ivresse, inutile à son amour-propre, mais indispensable à son courage. Un murmure de désapprobation ou le silence d'un public distrairait lui était ses moyens, une salle pleine, attentive, des regards admirateurs et bienveillants l'éclairaient ; elle se mettait alors en communication avec les qualités nobles de toutes ces âmes, et se sentait la puissance de les élever, de les émouvoir. Ce double effet accablant bien et la nature nerveuse et la constitution du génie, en trahissant aussi les délicatesses et la tendresse de cette pauvre enfant. Lucien avait fini par apprécier les trésors que renfermait ce cœur, il avait reconnu combien sa maîtresse était jeune fille. Inhabile aux faussetés de l'actrice, Coralie était incapable de se défendre contre les rivalités et les manœuvres des coulisses auxquelles s'adonnait Florine, fille aussi dangereuse, aussi dépravée déjà que son amie était simple et généreuse.

Les rôles devaient venir trouver Coralie ; elle était trop fière pour implorer les auteurs et subir leurs déshonorantes conditions, pour se donner au premier journaliste qui la menacerait de son amour et de sa plume. Le talent, déjà si rare dans l'art extraordinaire du comédien, n'est qu'une condition du succès, le talent est même longtemps nuisible s'il n'est accompagné d'un certain génie d'intrigue qui manquait absolument à Coralie. Prévoyant les souffrances qui attendaient son amie à tout prix lui procurer un triomphe. L'argent qui restait sur le prix du mobilier vendu, celui que Lucien gagnait, tout avait passé aux costumes, à l'aménagement de la loge, à tous les frais d'un début.

Quelques jours auparavant, Lucien fit une démarche humiliante, à laquelle il se résolut par amour ; il prit les billets de Fendard et Cavalier, se rendit rue des Bourdonnais, au Cocon d'Or, pour en proposer l'acquisition à Camusot. Le poète n'était pas encore tellement corrompu, qu'il pût aller froidement à cet assaut. Il laissa bien des douleurs sur le chemin, il le paya avec les plus terribles pensées en se disant alternativement : « Oui ! — Non ! » Mais il arriva néanmoins au petit cabinet froid, noir, éclairé par une cour intérieure, où siégeait gravement, non plus l'amoureux de Coralie, le débonnaire, le fainéant, le libertain, l'incrédule Camusot qu'il connaissait ; mais le sérieux père de famille, le négociant pondéré de ruses et de vertus, masqué de la prudence judiciaire d'un magistrat du tribunal de commerce, et défendu par la froideur paternelle d'un chef de maison, entouré de commis, de caissiers, de cartons veris, de factures et d'échantillons, bardé de sa famille, accompagné d'un fille simplement mise.

(A suivre)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le meeting du S. U. B.

Le temps n'avait pas favorisé le meeting organisé par le Syndicat Unique du Bâtiment, mais c'est cependant devant près de 1.500 auditeurs que Fourgon ouïra la séance en donnant la parole à Pommier.

Le secrétaire du S. U. B. fait un exposé clair et précis de la situation actuelle qui est faite au prolétariat : la journée de huit heures sabotée par les capitalistes qui trouvent dans les rangs ouvriers des inconnus qui acceptent de faire des heures supplémentaires alors que d'autres chôment ; il aborde ensuite la question de la main-d'œuvre étrangère et déclare que si le S. U. B. s'est toujours affirmé le défenseur des émigrants, il a le devoir de s'élever contre la jamaise, quelle que soit sa nationalité.

Jouve lui succède à la tribune et situe la position du prolétariat face au capitalisme et le rôle historique qu'il a à poursuivre dans la société. C'est ensuite Mathis, délégué de la 13^e région, qui vient faire le procès des inorganisés de la main-d'œuvre étrangère et appelle le prolétariat à l'organisation afin de conserver l'aquit d'années et d'années de luttas.

Frago, secrétaire des terrassiers, expose le point de vue des terrassiers qui pensent que seule l'unité nationale et internationale pourra sauver le travail de la crise qu'il traverse. La division tue nos efforts, dit-il, et ce n'est que lorsqu'une organisation internationale ouvrière unique pourra lancer le mot d'ordre écoutez du monde entier que le prolétariat sortira victorieux de la bataille.

Le Pen termine la liste des orateurs français. Il répond à Frago que le S. U. B. fut obligé, devant la calamité et le mensonge, de se séparer des profiteurs du syndicalisme. Autant, sinon plus que tous les autres, les gars du Bâtiment regrettent la nécessité dans laquelle ils furent mis de quitter l'organisme central. Mais celui-ci était corrompu, la maison n'était plus habitable ; il fallait se séparer.

Prenez garde, dit-il, vous qui par égoïsme ne vous solidarisez pas avec les camarades contre les calomnies, parce que vous n'avez pas été personnellement touchés par l'insulte des politiciens. Une fois que par votre désintéressement nous aurons été vaincus, votre tour viendra et alors il sera trop tard pour pleurer ; le mal sera trop profond. Mais le syndicalisme ne mourra pas. Le S. U. B. est le flambeau révolutionnaire sur lequel sont fixés les yeux de tous les syndicalistes sincères, et demain le réveil de la conscience ouvrière marquera l'aube d'une ère nouvelle.

Et Le Pen termine en demandant aux jeunes de s'organiser eux aussi pour venir prendre la place de ceux qui, trop vieux et fatigués par une vie de lutte, prendront demain leur repos bien gagné.

Le camarade Messerotti, en italien, s'adresse aux camarades étrangers pour qu'ils unissent leurs efforts à ceux de leurs frères de France, et la réunion prend fin.

Ce fut un beau meeting de propagande syndicale. La politique n'était pas là, tout se passa dans le calme, et c'est un réconfort pour tous ceux qui souffrent de la lutte fratricide qui divise la classe ouvrière. Bientôt tous les prolétaires comprendront et le syndicalisme révolutionnaire retrouvera son activité et sa puissance.

Dans le S. U. B.

Le travail syndical doit maintenant s'accomplir dans toute sa plénitude. Débarrassés des gens qui l'entravaient dans sa marche revendicative, le S. U. B. fait un appel pressant à tous les camarades pour qu'ils se resserrent autour de lui, afin de faire de la Lesogne utile.

Il faut que le patronat sente que notre activité n'étant plus gênée, elle va se tourner uniquement contre lui.

C'est pourquoi tous les syndiqués habitant les localités ci-dessous seront présents aux réunions suivantes :

Troisième et quatrième arrondissements. — 6, rue des Nonnains-d'Hyères. Délégué, Denovelle.

Cinquième et sixième arrondissements. — 6, rue Lanneau. Délégué, Fougere.

Vingtième arrondissement. — A la Bellevilloise, salle Babouf. Délégué, Jour.

Charenton. — 26, quai des Carrières. Délégué, Bardy.

Saint-Denis. — 4, rue Suger. Délégué, Lacroisille.

Ces réunions auront lieu le dimanche 2 novembre, à neuf heures du matin.

Tous sans exception, soyez présents. Pour la thune et les 4 fr. 75. Pour les huit heures.

Pour les us et coutumes.

Monteurs-Electriciens. — Conseil syndical à 18 heures, Bureau 14, au quatrième étage. Que tous soient présents.

Section des Peintres. — La Section des Peintres réunie en assemblée générale le 29 octobre 1924, fait sien l'ordre du jour voté à l'assemblée générale du S. U. B.

Prend acte de la déclaration publique des camarades se solidarisant avec Claveri exclu à l'assemblée générale du S. U. B.

Considérant que la Section des Peintres doit continuer sa lesogne syndicale, décide, devant la défection de ces camarades qui se sont exclus, de nommer un conseil et un bureau chargés d'administrer la Section.

L'Assemblée déclare que son Conseil devra agir en conformité avec la Charte d'Amiens.

Le Bureau est ainsi formé : Secrétaire : Gardelli.

Contrôleurs : Vivien et Lemasson.

Voici les membres du nouveau Conseil de la Section : Chauvin René, Chauvin Edouard, Guasdon, Dumert, Lillier, Kerduff, Delalane, Chaput.

Section technique des Plombiers-Couvreurs-Poseurs et parties similaires de la Seine. — Dans leur réunion du 28 octobre, les camarades présents regrettent une fois

de plus que les corporants n'assistent pas plus nombreux, aussi bien à leur réunion de Section qu'à celles du S. U. B.

Approuvent le vote de l'Assemblée générale du S. U. B. du 19 octobre dernier au sujet de son attitude à l'égard de la C.G.T.U. et de l'U.D.U. de la Seine, tout en restant fermement attaché à la Fédération Nationale du Bâtiment.

Enregistrant la déclaration des camarades de la commission de contrôle de la Fédération au sujet du cas Fernand Petillon ; en déclarant toutefois les déclarations faites à cette réunion par l'un des signataires de cette déclaration, et qui est membre de notre section ; qui laisserait croire que rien n'est vrai dans cette décision, et lui laisse pour compte ses déclarations.

Décident également de laisser au camarade Jour la liberté d'assister au nom de la Section, et spécialement des Plombiers-Poseurs, à la Commission de sécurité dans les égouts.

Ils approuvent la nécessité de rechercher les moyens, de faire une active propagande aussi bien chez les Plombiers-Couvreurs que chez les Plombiers-Poseurs, pour ramener au Syndicat tous les indécis, et charger le nouveau Conseil de prendre à ce sujet toutes mesures utiles.

Nommant comme secrétaire de la Section le camarade Jour, des Plombiers-Poseurs, et comme adjoint, le camarade Barbour, des Plombiers-Couvreurs.

Pour la Section des P. C. et P. P. : Le Secrétaire : JOUR

Solidarité effectuée pendant le mois d'octobre au S. U. B.

Pour l'Avenir Social : 123 fr.

Pour les Victimes de l'Action : camarades Ragout 5 fr., Rany 6 fr., Meura 1 fr., Dallant 20 fr., Laprel 2 fr.

Pour le Comité de Défense Sociale : camarades Hamard et Deblon 12.50 ; chantier Beaudelocque 118.75 ; chantier Marcellaise Saint-Denis, 61 fr.

Pour l'Ent'aide : camarades Hamard et Deblon, 10 fr. ; chantier Dumas (chauffage central), 50 fr.

Pour le camarade Millot : chantier Beaudelocque, 50.50 ; assemblée Serruriers, 109.10.

Pour le camarade Cloarec : Chantier Marcellaise Saint-Denis, 71.50.

Pour les camarades Condaminas et Eau : Chantier, rue du Laos, 52 fr.

Assemblée générale du S. U. B. : Pour les malades, 311.60.

Les camarades détenteurs de collecteurs sont priés de rentrer les cotisations et les timbres non placés, aujourd'hui à la Trésorerie.

Le Trésorier : E. TOUSSAINT.

Le camarade Coudat, des Cimentiers, est prié de passer à la permanence ou de faire connaître son adresse pour toucher le montant de la collecte faite en sa faveur à l'Assemblée du S. U. B.

Aux scieurs de pierre tendre

Le bureau du syndicat rappelle à tous ses membres que le Chantier Lauvergne est toujours frappé d'index, ceci pour couper court à certains bruits tendancieux qui pourraient faire croire qu'une nouvelle décision a été prise.

Pour être exacts, nous rappelons que les syndiqués ont voté ce chantier de jamaise et que la famille « renard » s'est augmentée de deux échantillons de l'espèce. Deux Français joints à quatre étrangers non professionnels, telle est la confection de ce chantier.

L'index est implacable et subsistera tant que les renards y auront établi leur tanière.

Nous attendons que les nécessités obligent cette vermine à aller ailleurs chercher de l'embauche et ce jour-là nos camarades, sans aucun ménagement, sauront traiter comme ils le méritent les plats valets de François. Il importera qu'à ce moment la solidarité soit effective de façon à ce que ces jaunes indécorables puissent s'apercevoir de notre force syndicale.

Le Bureau.

La réunion du Conseil et du Comité qui devait avoir lieu Samedi 1er Novembre, est renvoyée à une date ultérieure, la Bourse du travail étant fermée le jour de la Toussaint.

Les unitaires au service des patrons

A Amiens existe un syndicat des tisseurs, autonome depuis la scission, syndicat remuant, actif, groupant depuis la dernière grève de mars-mai plus de 500 ouvriers et ouvrières.

Lucie Colliard qui était venue à cette grève sans qu'on la demande, s'est abouchée avec une ouvrière qui se fit nommer collectrice à domicile. On lui paya un voyage à Paris, on écrivit et le 22 octobre dernier, Lucie Colliard envoyait un poulet à quelques femmes syndiquées, ainsi conçu : « Qu'on juge du poulet ».

Paris, 22 octobre 1924.

Ma chère camarade,

J'ai gardé un bon souvenir de vous lors de mon passage à Amiens, et comme j'y serai de nouveau vendredi 24, je vous invite à prendre le thé avec moi à l'Hôtel de Paris, pas loin de la gare. Vous viendrez à la sortie de l'usine, c'est-à-dire vers 6 h. 30 du soir. On bavardera un peu des événements et on verra la situation dans laquelle nous a laissés la dernière grève. Vous me donnerez quelques renseignements dont j'ai besoin pour ma documentation et nous passerons certainement un bon moment ensemble.

En attendant, je vous adresse mes bonnes amitiés. — COLLIARD.

La réunion projetée a été un four. Maria Dimelin, la collectrice, a été exclue du syndicat pour manœuvres indélicates. Et maintenant, Lucie Colliard peut s'amener à Amiens. Les syndiqués du textile amiénois sont décidés à les dénoncer et à les traiter comme des créatures du patronat, le seul qui a intérêt à cette désorganisation syndicale.

Avant la mort du Syndicalisme

Après avoir lu l'Humanité du 22 octobre, j'ai été soulevé par un sursaut de dégoût et de colère tout à la fois ; car si en première page on est traité de scissionnistes, de mouchards ou bien encore d'agents du Comité des Forges ; en quatrième page on nous menace de représailles terribles de la part des tenants actuels de la mort des Syndicats. Vraiment ce serait comique, si la situation n'était pas si grave. Comment, ceux qui avant Bourges armaient les Jeunesses de révolvers fournis par le parti, ceux qui ne se gênaient pas pour nous insulter, pour nous provoquer, prétendent prendre des précautions contre les anarchistes ? Il faut situer franchement les positions. Est-ce nous qui, profitant d'une rencontre fortuite, voulions imposer le silence à Lartigue sur les événements du 11 janvier. Lartigue fut rencontré dans les escaliers de la Bourse du travail quelques jours après le drame par un de ses ex-amis devenu son adversaire, accompagné du sieur D... de sinistre mémoire et là, par des moyens non conformes à la courtoisie ils ont voulu l'obliger au silence...

Est-ce nous qui, depuis la mort du mouchard dans les bureaux des Fédérations non soumise au joug du P. C., que venaient faire les jeunesses dans le bureau du secrétaire après son départ ? sinon retourner dans les documents pour servir la cause du P. C. au détriment de la cause fédérale.

3^e A ceux qui ont assisté aux Commissions exécutives de la F.I.U. avant le Congrès, je rappellerais simplement ce fait : l'intervention de Raynaud à propos de la reprise de certaines pièces des locaux de la Fédération postale. Or, celui-ci disait : « Si vous ne voulez pas céder, c'est bien simple, nous vous démenagerons de force et un matin, en arrivant au siège, vous trouverez votre mobilier dans le couloir ?... » Je ne crains aucun démenti sur tous les faits révélés plus haut. Et je me dis qu'il n'est pas humiliant pour moi de ne connaître aucune ambition moi qui lutte depuis 15 ans pour le syndicalisme contre toutes les forces de coercition, moi qui ai défendu l'Unité contre la scission, contre l'autonomie et surtout l'Unité contre l'exploitation d'où qu'elle vienne, je serais considéré comme un agent du Comité des Forges ou bien comme un subventionné du quai des Fêtes parce que je ne veux pas me courber sous la dictature du P. C., mais c'est phénoménal ! Et c'est précisément ceux qui ont le plus galvaudé leur conflit avec les minoritaires et les anarchistes, en se réfugiant sous la protection des lois et en réclamant l'aide de la police — qui nous accusent d'être des mouchards — ce sont ceux qui nous ont envahis dans nos locaux syndicaux, qui nous ont menacés du rigolo et de la trique qui prétendent faire une police préventive. C'est encore les mêmes qui n'hésitent pas, pour nous provoquer, à envahir nos grèves et nos réunions corporatives, qui viennent se plaindre de menaces et d'exagérations grotesques. Vraiment dans quel monde sommes-nous, est-ce que les hommes ou les loups ; rester en dehors de toutes ces luttes fratricides paraît pour beaucoup impossible ! Et pourtant ? Il m'arrive parfois de jeter moi aussi le manche après la cognée, surtout lorsqu'on a la conscience nette d'avoir fait son devoir et que tous les efforts dépensés sont restés sans résultat. Car il ne faut pas s'illusionner, le mouvement d'Autonomie ou la grève des cotisations ne résoudra pas le problème de l'Unité. Bien loin de là !... et je crois même que l'attitude du P. C., de la C.G.T., de la C.G.T.U. et des organismes directeurs de toutes tendances précipitent la mort du syndicalisme.

La C.G.T.U. en fait n'existe plus, comme action syndicale et maintenant le maître, le directeur c'est le parti et ses nouvelles créations « les cellules », la cellule 194 le prouve, par la fin de son ordre du jour paru dans l'Humanité du 22 octobre, où il est dit « qu'elle déclare simplement être aux ordres du Parti communiste » pour une cellule syndicale, son cynisme est un peu imprudent. Les mercenaires de la politique, après avoir tué les hommes, vont-ils arriver à faire disparaître le syndicalisme, je le crois, car pour mon compte je vais dès à présent me désintéresser de tout mouvement syndical. Je ne reviendrai à l'action syndicale que le jour où la politique sera disparue du syndicat et pas avant...

H. LEMONNIER, Ancien secrétaire fédéral de la F.P.U.

Pour un salaud

Nous avons décidé, il y a déjà longtemps que nous n'entamerions plus de polémique avec la chambre syndicale dissidente.

Mais, mis en face d'un article paru dans l'Emancipé, organe que la Chambre syndicale de la Maçonnerie a fait réparer, et intitulé : « Un peu d'histoire », il nous est impossible de rester passifs et nous avons jugé nécessaire de faire connaître les arguments dont se servent les syndicalistes adhérents au Parti des Masses.

Nous allons déjà vous présenter le coco ! Il s'appelle Bachot ! Il est conseiller prud'homme. Eh bien ! camarades du Bâtiment, vous jugerez vous-mêmes de la mentalité de ce triste sire en lisant les principaux passages de la saleté qu'il a écrite sur nous.

Les voici :

« Vintrent ensuite les événements douloureux du 11 janvier 1924. Les anarchistes, que nous ne devons pas confondre avec les militants du passé, qui furent les éducateurs du prolétariat (sic) et qui sont aujourd'hui des contre-révolutionnaires et se trouvent aux côtés de la bourgeoisie pour combattre la Révolution, ne trouvèrent pas à leur goût qu'une salle fut accordée au Parti Communiste pour qu'il puisse y tenir une réunion. Ils résolurent de la saboter. Et les armes à la main, ces ennemis de la dictature du Prolétariat troublèrent la réunion, firent feu et tuèrent deux prolétaires, comme eux-mêmes. »

Nous nous arrêtons là. La mesure est comble, et nous nous demandons si vraiment la Commission du journal l'Emancipé

a pris connaissance de l'article. Si oui, sa responsabilité est la même que celle du signataire de l'article.

Vous comprenez bien, camarades ! Et dire que cet article est venu presque en même temps que celui, du nommé Treint, qui a passé dans le Bulletin Communiste du 10 octobre. Et, à présent, ce sont ces gens-là qui viennent nous traiter de mouchards et d'agents de la bourgeoisie.

Allons donc ! ne nous faites pas rire, tas de dégoutants ! Regardez vos mains ! Et avant de nous accuser vous auriez pu avoir la pudeur de faire disparaître celui qui aujourd'hui se pose en victime.

Mais de quel philtre vous abreuvez-vous donc ? ou de quelle âme êtes-vous pétris pour que vous ayez la conscience assez noire pour vous permettre de nous calomnier de la sorte.

Il est vrai, et nous le comprenons tous, que l'on ne peut pas servir la politique et le syndicalisme, surtout si l'on se réclame du Communisme. Mais tout de même, jusqu'à présent, nous n'avions pas eu à enregistrer de pareilles déclarations.

Nous en prenons note, dégoutants de l'achet.

Un proverbe dit : « Les paroles s'en vont, les écrits restent. »

Celui-ci sera la honte, et s'il existait encore parmi les adhérents de ton organisation un tant soit peu d'idée syndicale, tu serais sorti avec tous les honneurs que l'on te doit, c'est-à-dire à coups de pied au cul.

Nous ne te méprisons donc pas, car la petite nullité compte peu, tu es assez connu dans la Maçonnerie ; l'on sait partout ta valeur syndicale. Nous tenions simplement à faire connaître aux syndiqués du Bâtiment ce dont est capable un communiste quand il veut mentir et diffamer.

Cela est fait.

Nous ne pouvons que te conseiller de ne pas te trouver à la portée de notre godasse, car des fois elle pourrait s'égarer dans ton postérieur, quoique l'on pourrait risquer de la salir.

Le Conseil de la Maçonnerie, Le Secrétaire : TIXIER.

Erratum

Dans le Libertaire du mardi 28 octobre, lire dans le compte rendu de la réunion unitaire communiste de Romans : Buranton et Berthel, celui-ci se parant du titre d'anarchiste pour mieux leur taper dessus, au lieu de Duranton et Berthel.

Minorité syndicaliste révolutionnaire

Comité central et Comité départemental. — Ce soir vendredi 31 octobre, à 21 heures, Petite Salle des Travaux, au 1^{er} étage, 8, avenue Mathurin-Moreau (deux délégués par syndicat minoritaire et minorité syndicaliste).

ORDRE DU JOUR : Organisation de la Conférence minoritaire des 1^{er} et 2^e novembre. Questions diverses.

Les Secrétaires : COURTINAT ET MOINY.

FEDERATION DES JEUNESSES SYNDICALISTES

Travailleurs.

Pourquoi les organisations syndicales sont-elles incapables d'action corporative ? Pourquoi les syndicats sont-ils désertés ? Parce que la politique y fait sa nefaste besogne.

Parce que vous avez délaissé la voie tracée par Pelloutier.

Les Jeunesses Syndicalistes, continuant comme par le passé à divulguer la pensée et les principes de Pelloutier, vous convient

Vendredi 31 Octobre, à 20 h. 30

Grand Meeting

Grande Salle, 33, rue de la Grange-aux-Belles Sous la présidence d'honneur de LEPETIT et VERGEAT

Orateurs : CANE, CAPOCCI, JUHEL, anciens membres des J. S. ; LE PEN et BESNARD, du Cercle Fernand Pelloutier et un camarade des J. S. de la Seine.

La Librairie sociale

9, Rue Louis-Blanc, Paris

Camarades parmi les livres retenez ceux-ci :

Le M. Makhnoviste (Archonoff).... 8.50
Au Café (Malatesta) 5 et 6.00
L'Educateur sexuel 7.00
L'Imposture religieuse 7.50
Mon communisme 7.00
La Douleur universelle 7.50
Vous trouverez aussi un grand choix de classiques et d'ouvrages scientifiques.

Faire vivre la librairie, c'est aider la diffusion de notre pensée.

VIENT DE PARAITRE :

L'Italia tra due Crispi

Ouvrage de 400 pages du camarade Armando Borghi sur les événements d'Italie et sur les causes et les conséquences d'une révolution manquée.

Chaque camarade qui peut lire l'Italien doit lire ce livre très intéressant, 7 francs l'exemplaire.

S'adresser à la Librairie Sociale, 9, rue Louis-Blanc.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire 10-12 rue Paul-Lelong, Paris.

Communiqués syndicaux

Fédération Nationale des Travailleurs de l'Industrie du Bâtiment et des Travaux Publics. Bâtiment, 13^e région. — Nous venons d'apprendre le décès de la fille de notre camarade Blanc, de la Commission exécutive de la région. Au camarade Blanc et toute sa famille nos sincères condoléances.

L'inhumation aura lieu vendredi 31 octobre, au cimetière de Saint-Guen, réunion 41, boulevard de la Chapelle.

Fédération du Bâtiment. — La Commission exécutive fédérale, après avoir pris connaissance de l'ordre du jour de la Commission de contrôle des Carriers-Plâtriers sur l'affaire Petibon Fernand, enregistre et passe à l'ordre du jour.

Chaudfroids, Conducteurs, Mécaniciens, Industries Electriques et Parties Similaires. — Réunion du conseil, à 20 h. 30, à la permanence. Présence indispensable.

A Los Obreros Metalurgicos Espanoles. — Se convoca a todos los obreros metalurgicos de lengua española de la región parisina a la reunión que tendrá lugar el lunes 3 de noviembre, a las 8.30 de la noche, en la sala pequeña de la Casa de los Sindicatos, calle de la Grange-aux-Belles. Se invita a todos los compañeros sindicalistas y no sindicalistas.

Producteurs et Distributeurs d'Electricité. — Par suite du meeting organisé par le Cartel unitaire des services publics, notre assemblée générale extraordinaire est reportée au mardi 4 novembre, à 18 heures, salle Ferrer, Bourse du Travail.

Scieurs, Découpeurs, Mouluriers. — A 20 h. 30, Bourse du Travail, 5^e étage, bureau 1, conseil syndical. Urgent. Même heure, Commission de la Fête.

Syndicat Général des Tailleurs de Pierre. — La permanence sera fermée samedi premier novembre.

Comité Intersyndical de Montreuil-Bagnolet-Vincennes. — A 20 h. 30, au siège, examen de la situation.

La Vie de l'Union Anarchiste

Paris et banlieue

Ecole du Propagandiste Anarchiste. — Vendredi, à 21 heures précises, 20, rue du Bouloy (métro Palais-Royal), cours supérieur de Français par Tourlet.

Jeunesse Anarchiste. — A la veille du Congrès de l'U. A., les jeunes se doivent d'envisager leur participation à ce Congrès.

Pour cela, nous les invitons à venir assister à notre discussion de ce soir, qui se tiendra au 49, rue de Bretagne, à 20 h. 30.

Que les jeunes copains soient le plus nombreux possible et que chacun apporte son point de vue particulier.

Groupe du 17^e. — Réunion du Groupe ce soir, 111, rue des Moines, à 20 h. 30. Discussion sur l'Action du Groupe. Alphonse est prié de venir voir Quelier au journal jusqu'à 19 heures au 4, rue de la République.

Groupe du 20^e, 148, boulevard de Charonne. — Réunion ce soir, à 8 h. 30. Dispositions pour le Congrès.

Groupe Libertaire de Boulogne-Billancourt. — Rien encore n'a été décidé quant à notre participation au Congrès. Et pourtant la date approche.

Il est nécessaire que tous les camarades désireux de l'organisation des anarchistes (laquelle est indispensable si nous voulons œuvrer sérieusement), viennent ce soir, 85, boulevard Jean-Jaurès, à 20 h. 30, apporter leur point de vue et désigner un ou plusieurs délégués.

Taisons les questions personnelles pour le profit de nos idées.

Les camarades qui ne pourraient venir à cette réunion sont priés d'envoyer par écrit leurs suggestions et de bien vouloir désigner leurs représentants au Congrès.

Ecrire au siège du Groupe ou à Le Masson, 9, rue du Théâtre, Sèvres (Seine-et-Oise).

Groupe Libertaire de Saint-Denis. — Vendredi 31 octobre, à 20 h. 30, lieu habituel, questions importantes. Congrès de l'U. A. Tous les camarades sont priés d'être présents.

Aux Copains de la Région de Laguy. — Ayant entrepris à plusieurs camarades de former un groupe d'action et d'éducation sociale, nous faisons donc appel aux camarades de toutes tendances (desirant s'éduquer ou susceptibles de nous apporter leur concours, de venir à la réunion de formation, qui aura lieu le samedi 8 novembre, à Saint-Fury, à 8 h. 30.

P.-S. — Tous les anciens membres de l'Homme Libre se feront un devoir d'être présents vendredi 31, à Saint-Fury, à 8 h. 30.

Groupe Libertaire de Pantin-Aubervilliers. — Réunion du Groupe vendredi 31 octobre, à 8 heures 30 du soir, au local habituel. Tous les copains doivent être présents.

Province

Fédération du Nord et du Pas-de-Calais. — Notre Congrès ayant lieu le premier novembre, à 9 heures, salle de la Mairie d'Onnaing, prière aux groupes de s'y faire représenter et tous les copains disponibles pour y discuter de l'organisation des anarchistes et de la presse régionale. Divers points de vue y seront discutés sur les méthodes de propagande.

Un camarade partira au Congrès de Paris avant les délégués, mandaté par notre Congrès, pour assister à la première séance.

Groupe Libertaire de Bordeaux. — Un événement grave étant survenu, tous les camarades du groupe sont priés d'être présents ce soir, à 20 heures précises. Urgence. Décision à prendre.

Communications diverses

Causeries Populaires. — Ce soir, réunion à 20 h. 30. Organisation de la Fête. Causerie par un camarade.

Les Trois S. — Survie, Synthèse, Solidarité — Aux Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, salle D, 20 h. 30 (métro Odéon). Tous les mardis, à partir du mardi 4 novembre. Cours-Conférences du docteur Hélan Jaworski, sur la Philosophie véritable ou un pas dans l'essence des choses.

Le 4 : 1. L'Interiorisation ; La Vie ; 2. L'Arbre biologique, Transcormisme ; 3. L'Evolution géologique ; 4. L'Atlantide, La naissance de l'humanité ; 5. La croissance de l'humanité ; 6. Les Etapes de l'histoire ; 7. Le génie ou la terre vivante ; 8. L'Etre solitaire ; 9. La question de l'individualité ; 10. La Conscience universelle.

Participation aux frais : 3 francs.

Langue Internationale Ido. — Ce soir, à 20 heures 15 précises, cours élémentaire d'Ido, Bourse du Travail, salle C des cours professionnels. A 21 heures, cours supérieur.

Pour le cours gratuit par correspondance, envoyer 0 fr. 75 en timbres Emancipata (Sto, Libertaria section, 37, rue Charlot, Paris 3^e).

Foyer Végétalien, 49, rue Mathis, métro Crimée, vendredi 31 octobre, à 20 h. 30. — Sur la Révolution, controverse entre Suzanne Lévy, avocat, et Sophie Zaikowska.

PETITE CORRESPONDANCE

Camarade Philippe, Nanterre. — Je viens de recevoir ton chèque ; enregistré selon ton désir. Tiblement est averti que Leguay, de Rueil, voudrait le voir au plus tôt au sujet du groupe d'études sociales.

Dimanche. — Nous te remercions pour le vendredi 7 novembre pour la Jeunesse Anarchiste.